

THÉÂTRE

Pour une simple question de virgule

Page E 3



CINÉMA

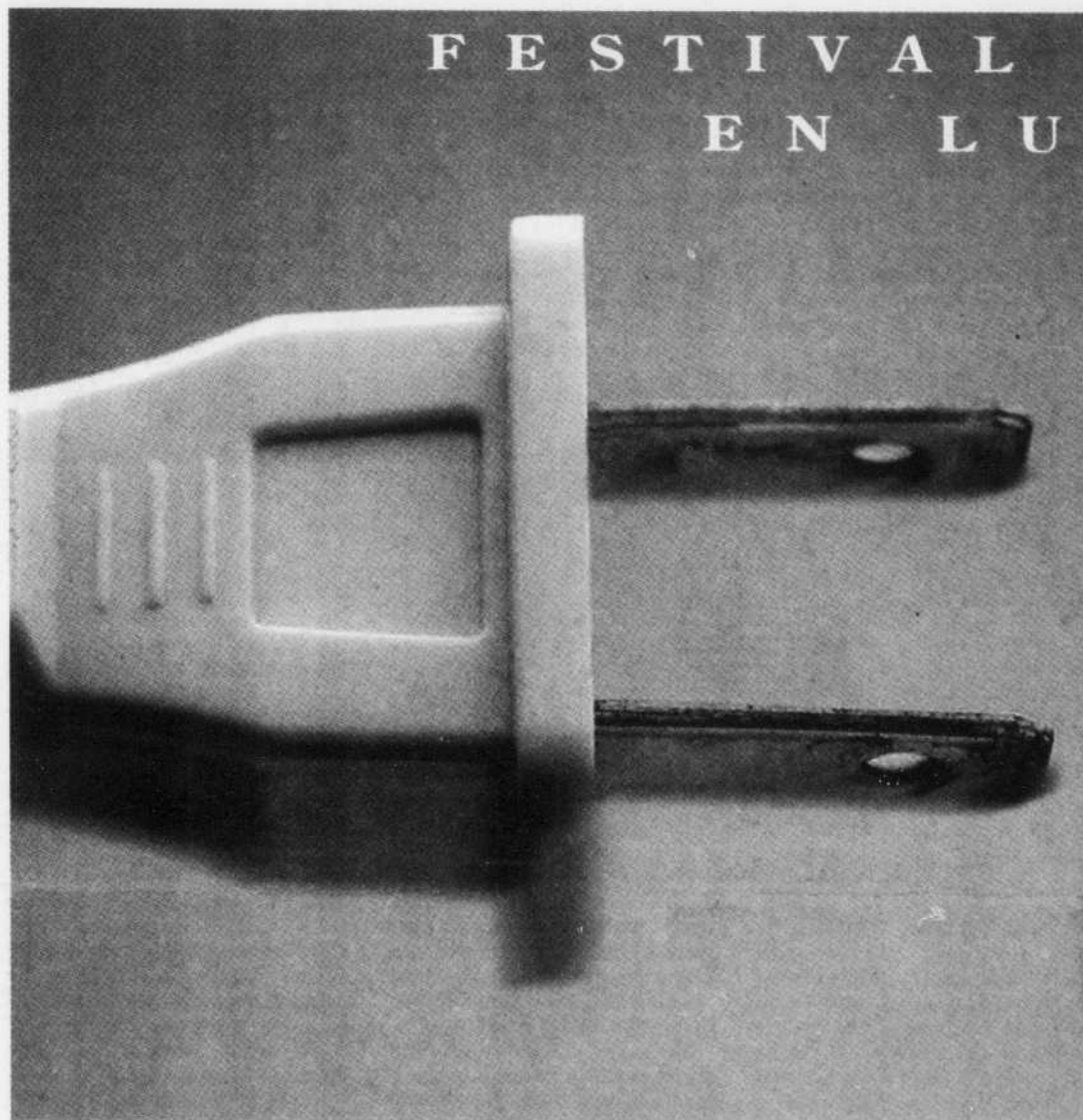
Un inespéré trois dans un

Page E 9

LE DEVOIR

C A H I E R
E

CULTURE

FESTIVAL MONTRÉAL
EN LUMIÈRE

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le courant dépasse

La 7^e mouture du festival Montréal en lumière vient de commencer. Mais cet événement a-t-il encore sa place? Pourquoi subventionner des repas gastronomiques? Pourquoi concurrencer la fête des Neiges ou le Carnaval de Québec? Pourquoi dédoubler le nouveau festival annuel du théâtre et de la danse?

STÉPHANE BAILLARGEON

C'est reparti. Depuis jeudi et pendant deux semaines, le festival Montréal en lumière (FML) tente de nouveau d'animer la ville à l'intérieur (au chaud) comme à l'extérieur (au froid ou au tiède, c'est selon).

L'événement, lancé à la fin de la dernière décennie pour stimuler un peu le tourisme pendant la période creuse, oscille toujours autour de trois volets distincts: «Les plaisirs de la table», avec cette fois l'Alsace à l'honneur; la Fête de la lumière comme telle, comprenant une pléiade d'activités inusitées et gratuites, dont la troisième Nuit blanche; «Les arts tout courts», une vingtaine de spectacles de danse, de théâtre ou de musique, y compris la comédienne-chanteuse Arielle Dombasle et la chorégraphe Marie Chouinard, les deux formant la paire comme coprésidentes de l'édition 2007.

C'est reparti, mais les plus chialeux (mea-culpa...) ne peuvent s'empêcher de lâcher les questions.

Pourquoi poursuivre avec un événement qui n'a jamais suscité l'engouement populaire des grands festivals d'été? Pourquoi s'obstiner à présenter des acti-

tivités hivernales extérieures à un public qui n'en veut pas, ou qui refuse souvent celles-là? Pourquoi concurrencer le Carnaval de Québec ou la sympathique fête des Neiges?

«Notre projet original était de fusionner avec la fête des Neiges, mais nous avons été obligés de changer nos dates de présentation à cause du Carnaval de Québec», répond Alain Simard, président du conseil d'administration du FML, un organisme sans but lucratif mis sur pied par Spectra, déjà responsable du Festival international de jazz. L'entrevue se déroule un triste jour de pluie dans les bureaux de l'empire québécois du divertissement. Michel Labrecque, président-directeur général de Montréal en lumière, enchaîne aussitôt en réitérant que les «5000 à 10 000 participants par soirée, il ne les a pas inventés», surtout depuis les trois dernières éditions. Il rappelle aussi que la Nuit blanche a drainé 140 000 personnes en 2005.

«La fête des Neiges, c'est un rassemblement familial et hivernal, dit-il. Nous ne voulions pas reproduire ce modèle. On a travaillé dès le départ avec trois composantes, justement pour ne pas répéter simplement une fête hivernale classique. Montréal en lumière, c'est une fête urbaine en hiver. Nous attirons des jeunes intéressés par les activités nocturnes et les gens plus âgés

attirés par la gastronomie. Nous fédérons aussi 250 partenaires, dont une vingtaine d'hôteliers et 50 restaurateurs.»

À table!

Dans ce dernier cas, pas la peine de se bousculer aux portes, les grandes tables montées par les chefs les plus prestigieux affichant vite complet. Tellement que les plus insupportables casse-pieds s'interrogent sur la pertinence de soutenir en partie publiquement des repas privés n'intéressant finalement que les gens déjà capables de se les payer de toute façon. Un petit caviar subventionné avec ça?

Le FML se débrouille avec environ cinq millions par édition, une enveloppe lilliputienne par rapport aux grands événements comme le Festival Juste pour rire, dont le budget annuel demeure au moins dix fois plus important. Les fonds gouvernementaux, fournis par les trois ordres, comptent pour un peu moins du tiers (1,5 million), l'apport principal (trois millions) provenant des commandites, notamment d'Hydro-Québec, une société d'État. Les billetteries des salles enfantent le reste des revenus, soit un petit demi-million seulement.

Justement. Une autre interrogation essentielle

concerne la pertinence de cette foire multiforme dont un des volets concurrence un autre événement majeur en arts de la scène. Cette dernière question se pose d'autant plus que, dès l'an prochain, Montréal organisera son premier festival international des planches, sous la gouverne du Festival de théâtre des Amériques maintenant responsable de l'événement de substitution du défunt Festival international de nouvelle danse. Le nom et les détails concernant le nouvel événement seront annoncés jeudi prochain.

«Nous ne sommes pas financés par les Conseils des arts, répond alors M. Labrecque. Les créateurs s'associent à nous. Nous faisons du co-investissement. Nous avons bien expliqué notre situation aux différents milieux et nous avons confondu les sceptiques.»

Cette fois, Alain Simard poursuit sur sa lancée en ajoutant que les subventions culturelles au FML se limitent à 50 000 \$ par ordre de gouvernement, justement pour ne pas cannibaliser les organismes artistiques. «Ce n'est pas un festival de programmeurs spécialisés», dit-il, en assumant la tête d'affiche offerte à Mme Dombasle, que le *New York Times* décrivait récemment comme une beauté extraterrestre.

VOIR PAGE 2: FML

MUSIQUE

La vie en rose

Audiogram profite du passage de Pink Martini au festival Montréal en lumière cette semaine pour sortir une mouture locale du premier opus du groupe, *Sympathique*.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Leur histoire a commencé moitié à la blague, moitié pour servir un véritable engagement social. Le temps a passé, la fibre classique s'est exacerbée pour rejoindre l'universel et l'intemporel, mais le plaisir partagé demeure le nerf musical de Pink Martini.

Comme son nom coloré l'indique, la formation est

née à l'époque où les cocktails sont réapparus en force dans les mœurs festives, en 1994. La petite bande alors composée de cinq musiciens squattait les événements, surtout ceux arborant les causes sociales progressistes qui sont les leurs. C'est d'ailleurs à l'occasion d'une manifestation dénonçant une loi contre l'homosexualité en Oregon que Pink Martini a pris forme.

«C'est la raison d'être initiale du groupe, même s'il n'y a jamais eu d'intention politique dans la musique comme telle, raconte China Forbes, chanteuse-vedette à la voix caméléon du groupe. Thomas [M. Lauderdale, le fondateur du groupe] a réuni les musiciens pour dénoncer cette mesure à une fête. Il voulait un groupe joyeux, divertissant, pour rallier les gens à la

cause. Le groupe n'était pas mobilisé autrement dans la cause... à part le fait que Thomas portait une robe!»

Dans ce contexte, le répertoire retenu fut celui des années 30, 40 et 60, décennies folles et libres incarnant tous les espoirs d'un monde qui venait pourtant de connaître les deux pires tragédies humaines de son histoire, les deux grands conflits mondiaux du siècle dernier. «L'intention de départ, c'était de jouer des chansons amusantes et un brin kitsch.»

À l'humour légère des mélodies et des arrangements s'ajoutait l'esprit tragique des paroles. De ces mélées douces-amères, qui semblaient bercer et rallier tous les publics, Pink Martini a fait son credo. «Il y a un côté romantique et triste qui s'arrime. Ni Thomas ni moi n'avons l'instinct d'écrire des chansons qui sont tout l'un

ou tout l'autre. C'est un reflet plus juste de la vie aussi.»

Lorsque l'heure est venue de créer ses propres pièces pour éviter une trop grande disparité, le groupe a misé sur un son très proche des musiques d'époque qu'il interprétait, glanant ici et là des influences de toutes les cultures. Si bien qu'on a l'impression d'entendre tantôt un chant traditionnel italien, tantôt une merengue cubaine, tantôt une douce rengaine française, tantôt un air de musical américain.

Engagement

Dix ans plus tard, la formation surfe-t-elle encore sur la vague rétro? «Thomas a compris assez vite que

VOIR PAGE 2: PINK

Culture

René-Daniel Dubois en orbite



Odile Tremblay

À plusieurs, l'homme de théâtre René-Daniel Dubois donne mal aux dents. Son débit intarissable, ses sorties à l'emperte-pièce, sa prétention de constituer le seul penseur de la basse-cour lui aliènent bien des cœurs. Mais ses détracteurs manquent quelque chose, il me semble. Un Mohican éclairé, un hurluberlu de la pensée, une boule de feu lancée dans notre paysage trop souvent endormi qui crie « Réveillez-vous! », ça vaut son pesant d'or.

Drôle de tête de lune. Drôle de tempérament émotif et crâneur. Ça faisait un bout de temps qu'il n'avait pas explosé. Pour dire, ses coups de gueule nous manquaient.

Voici l'auteur de *Being at Home with Claude* de retour par le biais d'un documentaire. Curieux de tout, tonitruant, enflammé, révolté du peu d'écho que rencontre notre culture en marche, quand celle-ci porte à bout de bras notre identité même. C'est bien lui!

Rares sont les artistes qui se demandent du fond du

cœur: qui sommes-nous? d'où venons-nous? Juste pour ces questionnements, merci d'être en vie, mon cher!

D'où l'importance de voir *Un sur mille*, le film que Jean-Claude Coubois consacre à Dubois. Projeté en première aujourd'hui aux Rendez-vous du cinéma québécois, il prendra l'affiche à Ex-Centris le 24 février. Pas de traitement cinématographique très original ici. C'est l'homme filmé qui vaut le détour. Depuis que les critiques ont vu le film, le nom de René-Daniel Dubois est sur bien des lèvres. Lui qui n'aime pas crier dans le désert doit goûter la tribune.

Le documentaire de Coubois a le mérite de multiplier les angles pour capter ses visages multiples. Remontant le fil du temps à travers des documents d'archives, l'interviewant chez lui, en coulisses, sur les planches, devant des étudiants, etc. Sous son chapeau de metteur en scène, il explique le langage des alexandrins à des comédiens perplexes. Mais l'œuvre du dramaturge n'est pas l'axe principal du film. C'est de pensée et de langage en liberté qu'il est question ici.

Tourbillon, provocateur, pamphlétaire, créateur tous azimuts. Emmenez-en, des René-Daniel Dubois au cerveau en mode surchauffe! On prescrit du Ritalin aux enfants pour moins que ça. Sans Ritalin, il vitupère, invite à la réflexion, creuse les mythes fondateurs de notre société, rappelle que Dollard des Ormeaux, c'est un héros à trois sous, réinventé de toutes pièces pour offrir une icône nationale en pâture à la foule. Il déterre l'héritage de Lionel Groulx, qui offrit ses assises au nationalis-

me québécois, héritage pas très glorieux qu'on avait envie d'oublier. Mais...

Un des drames de la société québécoise, c'est justement son amnésie. Or comment un peuple peut-il avancer sans se connaître, sans analyser les séquences de son passé qu'il traîne sans le décoder? C'est ce que demande un René-Daniel Dubois lancé en orbite.

Ses thèses sur le Québec... Bon! On n'a pas besoin de le suivre au bout d'une logique dont il maîtrise seul tous les méandres, faut croire. Du moins remet-il en question les clichés rassurants sur lesquels reposent bien des convictions pépères de colonisés. Il fait appel à l'intelligence des Québécois, qui n'est pas si souvent sollicitée, soit dit en passant. Alors, écoutons-le.

René-Daniel Dubois dit tout haut ce que d'autres artistes québécois taisent, effrayés: pas moyen pour une tête d'affiche de notre petite communauté des arts de tourner le dos à l'option souverainiste. Tout un terrorisme intellectuel nationaliste s'érige en censeur pour l'empêcher de gueuler. « Tu ne peux pas démolir notre rêve d'un pays à nous! », clament ses anciens compagnons d'armes. Mais si, un type a le droit de changer d'idée. D'autant plus s'il le hurle aussi fort. Ça prend du courage. Il en a.

Dans le film, on voit la romancière Andrée Ferretti lui adresser une lettre de semonce vitriolique lors du dernier référendum. Oui, mais pourquoi vouloir le museler? Toute option doit pouvoir affronter son contre-pied. Les artistes arrimés au rêve d'indépen-

dance se sentent-ils si faibles que ça? Allons donc! La polémique nourrit tout le monde, l'énergie appelle l'énergie. En France on sait ça. Nous, on est bien trop tièdes.

Qu'il en rajoute donc dans la colère. Ça anime les débats d'idées si rares ici. Pas obligés de penser comme lui, au reste.

René-Daniel Dubois précise s'être considéré longtemps comme une sorte de Martien, avec raison sans doute. Tout libre-penseur est un Martien. On a bien besoin de Martiens sur nos champs magnétiques trop terrestres.

Dans ce film, ses souvenirs racontés m'ont bouleversé. Il faut l'entendre évoquer sa mère alcoolique mourant au bout de son sang dans le bureau d'un amant lâche, sa famille dysfonctionnelle où la culture était plus importante que le pain quotidien.

C'est sur ces terreaux-là que les artistes écorchés poussent parfois. L'art peut être la planche de salut des êtres à l'enfance brisée. Encore chanceux qu'il l'ait trouvée, cette planche-là. Sans la création, sans cette révolte en ébullition, René-Daniel Dubois aurait sans doute sombré dans la plus pure violence. Son destin nous dit que le théâtre, l'écriture, la parole sont aussi des armes de survie.

J'aime le René-Daniel Dubois qui déclare que le but de sa vie est de mourir un peu moins con qu'à sa naissance.

J'aime René-Daniel Dubois parce qu'il ne dort pas.

otremblay@ledevoir.com

FML

SUITE DE LA PAGE E 1

« Nous rassemblons les propositions populaires et nous rajoutons de l'offre. Le FML, c'est un outil pour faire la promotion de la ville pendant une période creuse. »

« Confit » d'intérêts

C'est vrai que les zinzins, les machins et les trouvailles ne manquent pas dans ce couteau suisse événementiel *made in* Montréal. Demain, dimanche, de 8h30 à 17h, se tient la première Fête du Montréal intérieur et souterrain. Le réseau unique au monde s'étend sur près de 30 km depuis les ajouts récents sous la Cité internationale. La virée dans les souterrains débute avec une course à pied. Les quelque 500 concurrents devront notamment gravir 480 marches et en des-

centre 569. Le départ se fera sur une base individuelle, afin d'assurer la fluidité de la course.

La programmation enchaîne à compter de 10h30 avec une marche populaire entre les Cours Mont-Royal et le Complexe Desjardins, un circuit que tout Montréalais peut effectuer les yeux fermés, mais bon, les 2500 participants se verront remettre un podomètre, un dossard, un certificat et un berlingot de lait, commanditaire oblige.

« L'idée était dans le projet original, explique Michel Labrecque. Comme on avait déjà l'idée de s'installer en partie dans le Vieux-Montréal, ce qui se réalise cette année. C'est une suite logique. Les meilleures initiatives circulent et sont d'ailleurs très vite récupérées. Nous-mêmes, nous avons emprunté à Paris sa Nuit blanche. Toron-

to est déjà en train de nous emprunter des façons d'animer la ville. C'est de bonne guerre. »

La Ville de Montréal ne fournit que 100 000 \$ au FML. Comme le p.-d.g. Michel Labrecque est également un nouvel élu de l'équipe du maire Gérard Tremblay, les questions éthiques se bousculent aussi depuis plusieurs mois. *Le Journal de Montréal* les reprenait il y a deux jours en précisant que l'homme à la double tuque reçoit 48 082 \$ et une allocation non imposable de 13 716 \$ de la Ville mais refuse de divulguer son salaire de président du festival payé en partie par les subventions gouvernementales.

On peut accrocher un bonnet de plus en rappelant que le même festivaliste siège au conseil d'administration du Regroupement des événements majeurs internationaux, un groupe de pression des grands festivals qui reçoivent environ 500 000 \$ en argent et en soutien technique de l'administration municipale. M. Labrecque et le maire auraient sollicité et reçu des avis juridiques balayant les accusations de conflits d'intérêts.

« On m'a posé des questions. J'ai répondu, dit le président-directeur général. Les gens ont une méconnaissance de la nature du conseiller municipal au Québec. Les maires peuvent être agriculteurs. Je travaille avec des conseillers municipaux agents d'immeubles ou employés de la Société de développement des entreprises culturelles. Le conflit d'intérêts existe quand on peut s'enrichir personnellement ou faire bénéficier son entreprise de certains avantages. Ce n'est pas le cas. »



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le festival Montréal en lumière, édition 2005

Le Devoir



Le groupe Pink Martini

© ADAM LEVEY, 2005

PINK

SUITE DE LA PAGE E 1

le kitsch ne dure pas éternellement. Il ne voulait pas s'en tenir à l'aspect ironique. La musique s'est faite plus classique, la mode rétro s'est estompée et je crois qu'on est rendus ailleurs. Il y a un élément hors du temps qui est important. C'est pourquoi Pink Martini attire toutes sortes de gens, c'est un son nostalgique, comme regarder des films en noir et blanc: il n'y a pas d'effets spéciaux, ce n'est que le jeu d'acteur, le récit, les images... Pour nous, c'est pareil: la musique est réduite à son essence: la mélodie et les paroles. »

Si l'ironie kitsch a le souffle court, le talent et la qualité artistique savent abolir les frontières du temps et de l'espace. De fait, le

mini-orchestre formé de 12 musiciens a vendu plus d'un demi-million d'exemplaires de chacun de ses deux albums à travers le monde. De quoi voir la vie en rose.

Bien aimé du public québécois, *Hang on Little Tomatoe* multiplie les ballades romantiques, les airs de *ballroom*, les cuivres et les rythmes percussifs entraînants des chansons cubaines, en italien, en français, en espagnol, en portugais ou en anglais. De facture similaire, quoique moins riche en mélodies nouvelles et étudiées, le premier opus du groupe, *Sympathique*, n'avait pas encore trouvé le chemin des disquaires du Québec. Audiogram profite du passage de Pink Martini au festival Montréal en lumière cette semaine pour en sortir

une mouture locale. On y retrouve entre autres une reprise pétillante de *Qué Sera Sera* de Doris Day.

China Forbes a rejoint le groupe un an après sa formation, en 1995. À l'époque, seulement cinq membres la composaient. La chanteuse menait parallèlement son propre groupe à New York, qui comptait déjà un album et travaillait à un second. « Thomas voulait toujours agrandir le groupe, intégrer d'instruments jusqu'à former un petit orchestre afin de trouver un son plus plein. Pour faire ses arrangements orchestraux, il avait besoin d'un trombone, une trompette, un violoncelle... On a maintenant quatre percussionnistes. »

Trois ans plus tard, China Forbes quittait la Grosse Pomme pour s'installer à Portland, en Oregon, et se livrer corps et âme à l'aventure colorée et amusante de Pink Martini. Elle a toutefois repris un travail plus personnel et s'apprête à sortir un album de son cru comme artiste indépendante.

D'ici là, la jolie cantatrice, dont la voix fait par moments penser à celle d'une Holy Cole en plus *world*, chante en six langues et autant de cultures musicales portées par 12 musiciens aux formations éclatées. « C'est la vision de Thomas; il a toujours vu le groupe comme devant faire le tour du monde et être capable de communiquer avec le public de partout. J'ai toujours été une bonne imitatrice. Je m'exprime bien en français et en italien, en plus de l'anglais; mais Thomas me faisait confiance pour que je chante en dix langues différentes que je n'avais jamais parlées! Il préfère la sonorité des langues étrangères à celle de l'anglais. »

La formule a fait boue de neige. « Les gens insistaient pour qu'on chante dans leur langue, alors on a appris une chanson turque, une autre en allemand. » Autant de cordes ajoutées à leur arc déjà fourni, qui risquent de fournir bien des surprises au public montréalais puisque ces pièces ne se retrouvent sur aucun des deux albums.

Un troisième album est d'ailleurs en route, toujours sur leur propre étiquette. Et l'engagement sociopolitique des débuts se poursuit. Après avoir participé à plusieurs événements de la campagne de John Kerry, lors de la dernière course électorale présidentielle américaine, et soutenu des politiciens locaux à Portland, la joyeuse bande prépare quatre soirées pour autant d'œuvres charitables en avril. « On fait ce qu'on peut pour les causes qui nous tiennent à cœur. »

Le Devoir

PINK MARTINI
Au Métropolis les 20 et 21 février

CENTRE NATIONAL DES ARTS
THÉÂTRE FRANÇAIS

Denis Marleau, directeur artistique

05/06



« Belle parabole, claire, certaine et incertaine, mise en scène avec un tact achevé par Denis Marleau. Une heure de méditation, presque de recueillement. »
- Michel Coumot, *Le Monde*, Paris

« Interprétée à la perfection par des comédiens martiniquais [...]. Une des excellentes surprises de ce début d'hiver. »
- Joshka Schildow, *Télérama*, Paris

« D'une maîtrise totale, rigoureux et sobres, le travail de Denis Marleau et l'interprétation magnifiquement tendue des comédiens pointent les dimensions universelles du texte. »
- Bruno Bouvet, *La Croix*, Paris

« Signé Denis Marleau, interprété par quatre comédiens antillais, ce spectacle d'une grande beauté plastique séduit par la violence tranquille de ses enjeux. »
- Laurence Liban, *L'Express*, Paris

« Le bel auteur du *Complexe de Thénardier* sait faire osciller la vérité des uns et des autres, en une langue poétique hantée par des blessures qui appartiennent à chacun des personnages. »
- Odile Quirot, *Nouvel Observateur*, Paris

« Un tableau magnifiquement émouvant de la dure condition humaine. »
- Véronique Hotte, *La Terrasse*, Paris

« Cette pièce, très forte et esthétiquement réussie, harmonieuse et homogène à tous les niveaux, est l'un des événements de ces Francophonies [Limoges]. »
- Jacques Morland, *L'Écho*, Limoges

« [...] une mise en scène ciselée de Denis Marleau d'un texte fulgurant [...]. »
- Dominique Lachance, *Le Journal de Montréal*

« [...] un spectacle langoureux, porté par des interprètes précis, des lumières vives et un riche environnement sonore. »
- Hervé Guay, *Le Devoir*, Montréal



Photo: Richard Mac Tremblay

Nous étions assis sur le rivage du monde...

Texte de José Pliya Mise en scène et scénographie de Denis Marleau Avec Eric Delor, Nicole Dogué, Ruddy Sylaire et Mylène Wagram Collaboration artistique Stéphanie Jasmin Costumes Daniel Fortin Eclairage Marc Parent Son Nancy Tobin Une création d'UBU en coproduction avec le Théâtre français du Centre national des Arts, le Festival de théâtre des Amériques, le Festival Les Francophonies en Limousin et le C.C.R. Fond Saint-Jacques (Martinique)

Présenté au Centre national des Arts, 53, rue Elgin, Ottawa 16, 17, 18 et 24, 25 février 2006 à 19 h 30
Renseignements : 1 866 850-2787 Billets : Ticketmaster (613) 755-1111 Tarifs de groupe et forfaits : (613) 947-7000, poste 384 (grp@nac-cna.ca) www.nac-cna.ca



Culture

THÉÂTRE

Une simple question de virgule

Louise Turcot joue les érudites affrontant la mort au Quat'Sous

En 1999, Margaret Edson recevait le Pulitzer pour une pièce qu'elle avait écrite presque dix ans plus tôt: *W;t*. Un texte à la fois sombre et brillant sur l'humilité devant la mort. Sept ans plus tard, elle n'a toujours rien écrit d'autre...

MICHEL BÉLAIR

Quelle idée de se donner rendez-vous dans un café passant du centre-ville! Dehors, l'hiver hésite encore, comme il en a pris l'habitude, entre le gris et le brun; et dedans, tout éclate en petits bruits de choses qu'on tasse ou qu'on laisse échapper, en raclements de machine qui déglutit... Mais Denise Guilbault et Louise Turcot entrent tout de suite dans le vif du sujet en me racontant d'abord à quel point *W;t* est une expérience «dérangante».

Les deux femmes dégagent une telle aura d'intensité que l'environnement sonore s'est rapidement estompé tout autour; nous sommes dans une sorte de bulle et Louise Turcot pourrait presque enlever le turban qui recouvre son crâne rasé sans que personne s'en rende compte...

Des femmes étonnantes

Sédites, bouleversées toutes deux par le texte de Margaret Edson qui vient de prendre l'affiche au Quat'Sous, la metteuse en scène et la comédienne expliquent qu'elles sont plongées depuis plus de quatre mois dans cet univers à la fois sombre, lucide, implacable. Et qu'elles en resteront marquées...

C'est que *W;t* raconte une histoire difficile. Celle d'une femme brillante, une intello de haute volée, universitaire spécialiste de la poésie anglaise du XVII^e siècle. Et cette femme exceptionnelle en plein contrôle de sa vie et de sa carrière est tout à coup terrassée à 50 ans par un virulent cancer des ovaires.

Mais il faut tout d'abord dire à quel point l'auteure, Margaret Edson, est une femme étonnante. Elle enseigne aux tout-petits dans un jardin d'enfants d'Atlanta et l'on ne parlerait pas ici d'elle si elle n'avait, une seule fois dans sa vie, écrit une pièce de théâtre. C'était quelque part au

début des années 90. Son texte, Edson l'envoya à des éditeurs et à des dizaines de compagnies de théâtre à travers les États-Unis: pas de réponse. Rien.

Puis tout à coup, en 1993, une petite compagnie californienne, le South Coast Repertory Theatre de Costa Mesa, lui répond favorablement en lui suggérant toutefois de ramener la durée de sa pièce de deux heures et demie à 90 minutes. Elle accepte. Et c'est parti... La production est créée en 1995: c'est tout de suite un triomphe.

La pièce est bientôt reprise sur la côte est, au Connecticut, puis off Broadway, avant de se mettre à voyager partout à travers le pays puis à l'étranger. Le réseau HBO en fait rapidement un téléfilm mettant en vedette Emma Thompson et Christopher Lloyd.

En France, Jeanne Moreau est séduite elle aussi et signe, avec *Un trait de l'esprit*, une de ses rares mises en scène au théâtre. Puis, en 1999, c'est la consécration, la totale pour une Américaine: Margaret Edson reçoit le Pulitzer pour *W;t*, sa seule et unique pièce de théâtre. «Je suis une enseignante, pas une dramaturge», commentera-t-elle en recevant son prix. Avec cette pièce, j'ai écrit tout ce que j'avais à écrire...» Merci, bonsoir.

Ici, c'est Pierre Bernard qui fait lire le texte au tout nouveau directeur du Quat'Sous à l'époque, Éric Jean... qui est tout de suite séduit et qui en propose la mise en scène à Denise Guilbault. L'ironie du texte, son humour grinçant et son absence totale de complaisance la font accepter après quelques hésitations. On demandera à Maryse Warda de traduire le texte en français. Reste à préciser que ce ; que l'on voit apparaître dans le titre est une allusion directe au travail extrêmement pointu de l'héroïne de la pièce, qui porte beaucoup d'intérêt à l'utilisation de la ponctuation dans l'œuvre du «poète métaphysique» anglais John Donne (1572-1631).

Cette héroïne, Vivian Bearing,



La comédienne Louise Turcot et la metteuse en scène Denise Guilbault dans le décor de *W;t*.

jouée par Louise Turcot, est une femme tout aussi étonnante que la «non-dramaturge» qui l'a créée. La comédienne la décrit comme «quelqu'un qui se situe bien au-dessus du quotidien. C'est un personnage complexe, riche. Une femme forte. Une intello qui a investi toute sa vie dans *l'esprit* [wit en anglais], dans l'érudition, l'analyse et le travail méticuleux. Partout où elle passe, elle s'impose par sa rigueur. C'est un personnage... Mais c'est aussi une femme seule. Et voilà qu'à l'hôpital, elle va prendre conscience peu à peu que plus rien de ce qu'elle sait et de ce qu'elle est ne lui sera plus d'aucune utilité devant la souffrance...»

Tout cela, on le devinera presque dès la première scène puisque le spectacle s'amorce dans une chambre d'hôpital. On est en train de brancher une patiente au crâne nu, le professeur Vivian Bearing, à son soluté.

Réchauffement

«Denise et moi avons construit le

personnage couche par couche, reprend Louise Turcot. Pour que cette femme cesse de tout considérer comme sujet d'étude potentiel, il faut d'abord bien placer la grande assurance qu'elle a, la maîtrise de son sujet de prédilection, son côté intello. Et quand le trivial l'aura rejointe, quand le corps flanchera, il sera possible de croire qu'elle est devenue un être humain devant la mort et non plus quelqu'un qui essaie de vivre avec le concept de mort...»

Denise Guilbault poursuit là-dessus. «Il faut dire aussi que l'auteure, Margaret Edson, a voulu tout au long de la pièce inscrire une distance entre l'action et le spectateur. Vivian s'adresse à la salle directement à plusieurs reprises, comme si c'était elle qui racontait son histoire, qui commentait l'action. C'est un peu comme si Edson faisait en sorte qu'on ne puisse pas s'identifier au personnage. On est au théâtre...» Elle parlera aussi des «revirements à 90 degrés» qui caractérisent le personnage de Vivian: «Elle est constamment dans

les montagnes russes. D'un côté, c'est une personne qui gère l'espace d'un peu tout le monde, mais de l'autre, elle est complètement nulle dans les rapports humains. Quand elle aura tout analysé, qu'on aura en même temps disséqué son cas, tenu le compte précis des «ingestats» et des «excrétats», son ironie se changera en souffrance. Et c'est alors de simples rapports humains, de contact, qu'elle aura besoin.»

En ne se gênant surtout pas pour laisser percer leur tendresse pour cette pure intello qui n'aura plus bientôt d'autre recours que de laisser tomber ses analyses savantes, les deux femmes souligneront aussi la qualité littéraire du texte d'Edson et de la traduction de Maryse Warda. Et aussi que le cancer étant devenu aussi omniprésent que les effets du réchauffement climatique, chacun trouvera à faire là son propre voyage...

Le Devoir

W:T

De Margaret Edson. Mise en scène: Denise Guilbault. Avec Louise Turcot et plusieurs comédiens. Au Quat'Sous jusqu'au 18 mars.

USINE C EN COLLABORATION AVEC LES PRODUCTIONS REGTO-VERSO

BIG ART GROUP (NEW YORK)
EN ANGLAIS AVEC SURTITRES EN FRANÇAIS

« OEUVRE COUP-DE-POING OÙ LA DÉMONSTRATION FAIT OFFICE DE RÉFLEXION, *HOUSE OF NO MORE* DÉNONCE L'ABRUTISSEMENT DES INDIVIDUS ABREUVÉS D'ILLUSIONS PAR LES MÉDIAS. »
PATRICK CAUX, LE DEVOIR, 10 FÉVRIER 2006

« (...) VÉRITABLE TOURBILLON, *HOUSE OF NO MORE* DE CADEN MANSON EMPORTE TOUT SUR SON PASSAGE... »
LE MONDE, 4 NOVEMBRE 2004

USINE C HOUSE OF NO MORE
DE CADEN MANSON ET JEMMA NELSON

DU 16 AU 18 FÉVRIER 2006
DERNIER SOIR. À NE PAS MANQUER!

GUICHET 521.4493
ADMISSION 790.1245
WWW.USINE-C.COM

LES ARTS
Financière Sun Life

FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE
7^e édition
DU 16 AU 26 FÉVRIER 2006
WWW.MONTREALLENLUMIERE.COM

COMPAGNIE MARIE CHOQUINARD
BODY, RÉMIXES, VARIATIONS, GOLDBERG
SPECTACLE D'OUVERTURE
18 FÉVRIER, 20 H
THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA
Billets: (514) 842-2112 / www.pda.qc.ca
(514) 790-1245 / www.admission.com

ARIELLE DOMBASLE
Toute la chaleur de son nouvel album *Amor Amorsur scène*
PREMIÈRE PARTIE
ARIANE GAUTHIER
SPECTACLE DE CLÔTURE
VENDREDI ET SAMEDI PROCHAINS!
LE SPECTACLE QUI A ÉBLOUI LE TOUT-PARIS!
24-25 FÉVRIER, 20 H
THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA
Billets: (514) 842-2112 / www.pda.qc.ca
(514) 790-1245 / www.admission.com

La troupe phare de New York
MOMIX Opus Cactus
« Cette folle troupe débute son spectacle sous les hulements et se termine avec une foule complètement en délire! »
- The New York Times
CE MARDI ET MERCREDI!
21-22 FÉVRIER, 20 H
THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA
Billets: (514) 842-2112 / www.pda.qc.ca
(514) 790-1245 / www.admission.com

MICHEL RIVARD
et son légendaire Flybin Band
DE RETOUR AU SPECTRUM
VENDREDI ET SAMEDI PROCHAINS!
24-25 FÉVRIER, 20 H
SPECTRUM DE MONTRÉAL
Billets: (514) 968-9990 / www.spectrum.qc.ca

BILLETTERIES PRINCIPALES
Spectrum de Montréal • 318, rue Sainte-Catherine Ouest
www.ticketpro.ca (514) 908-9090
www.admission.com (514) 790-1245
Place des Arts (514) 842-2112 • www.pda.qc.ca
175, rue Sainte-Catherine Ouest

Renseignements: (514) 288-9955 • 1 888 477-9955 • www.montrealenlumiere.com

LOTTO QUÉBEC, BANQUE NATIONALE, LA PRESSE, ILLUMI, AIR FRANCE, Financière Sun Life, Québec, Montréal, Canada

Productions SuperMusique présente

FILATURE
DE JOANE HÉTU

UN THÉÂTRE SONORE EN 3 ACTES

L'ENSEMBLE SUPERMUSIQUE • 5 musiciens, 5 musiciennes
LES DANSEURS • Séverine Lombardo, Daniel Soulières
LES CONCEPTEURS • Guillaume Bloch, Bernard Grenon, Pierre Hébert, Louis Hudon

jeudi 16, vendredi 17, samedi 18 mars 2006 • 20h30
USINE C • 1345, avenue Lalonde, Montréal
billetterie & réservations: 514-521-4493 • 20\$, 12\$

www.supermusique.qc.ca

LE DEVOIR, Radio-Québec, CKUT, Ici

CANNIBUS
Le corps du théâtre

OEIL POUR OEIL

SHAKESPEARE
L'histoire lamentable de **TITUS**

PREVENTE: 2 billets pour 30 \$
Achetez avant le 28 février et profitez de cette offre valable pour les représentations du 1^{er} au 4 mars.

du 28 février au 25 mars 2006, 19 heures

Jean-Baptiste Asselin-Bouloger, Jean Bolduc, Daniel Despotov, Philippe Ducros, Sophie Faucher, Emma Haché, Christian LaBlanc, Didier Lucien, Denis Mercier, Isabelle Pastoux, Charles Préfontaines, Martin Vaillancourt, Scénographie Charlotte Rowless, Costumes et accessoires Jaber Latfi et François Barbeau, Lumières Mathieu Marché, Trame sonore Éric Forget, Maîtrise d'œuvre Jean Asselin

Boissons et nourriture vendues sur place durant la représentation.

LE DEVOIR | 514.521.4191 | Régulier 24 \$ - Étudiant 19 \$
LIBRAIRIE 1940, rue Fulum, Montréal • Frontenac • mmsommibus.qc.ca

Culture

THÉÂTRE

Première création

Frédéric Dubois et ses Fonds de tiroirs planchent du côté de Lear plus que de celui du boiteux...

ISABELLE PORTER

Québec — Après les succès de *Zazie dans le métro*, de *Téléroman* et de *Vie et mort du roi boiteux*, la bouillonnante troupe de Québec prend le théâtre par les cornes et lance sa première création dans le désordre le plus total. *Le Devoir* a essayé d'y comprendre quelque chose.

Il faut dire que, depuis sa fondation en 1997, le Théâtre des Fonds de tiroirs (TFT) ne nous a pas souvent déçus. Fous, vifs, drôles et creusés, leurs spectacles sont devenus des incontournables. Le metteur en scène Frédéric Dubois a beau connaître du succès au sein des théâtres institutionnels et collectionner les prix, son terrain de jeu, c'est la troupe. Avec les Marie-Christine Lavallée, Nadine Meloche, Silvio-Manuel Arriola, Yasmina Giguère, Pascal Robitaille et consorts, il cherche à réinventer le théâtre sans la prétention de pouvoir y parvenir. Juste pour voir ce que ça pourrait donner.

Pour cerner les enjeux de cette première création, il faut d'abord regarder en arrière. Plus précisément en 2004. La troupe avait alors osé l'impossible en montant la mythique pièce du Nouveau Théâtre expérimental (NTE), *Vie et mort du roi boiteux*. Pour la première fois depuis la création de la pièce en 1981, on osait faire revivre les dizaines de personnages de cette longue épopée ayant cours de

l'est de Montréal à l'Azerbaïdjan. La pièce durait huit heures, elle était présentée dehors. Et son auteur, Jean-Pierre Ronfard, venait de mourir, ce qui rendait l'entreprise encore plus délicate. Et ils ont réussi. Tous ceux qui l'ont vue et revue peuvent en témoigner. Ce fut l'un des meilleurs spectacles de théâtre de ces dernières années dans la capitale et Montréal aurait sûrement dit la même chose si des tournées l'avaient permis.

Du boiteux aux reines du Carnaval

La troupe ayant fait la preuve qu'elle pouvait monter à peu près n'importe quoi, il ne lui restait plus qu'à se commettre au chapitre du texte. D'où ce long laboratoire de création, lancé avec comme point de départ le personnage du boiteux imaginé par Ronfard dans *Vie et mort...*

Lorsqu'on lui demande ce qu'il se prépare à nous présenter, Frédéric Dubois a un rire gêné. À l'évidence, la pièce n'est pas encore terminée, mais ça fait partie du «trip». «C'est le résultat d'une réflexion de six semaines sur le thème de la boiterie. Ce ne sera pas *Vie et mort du roi boiteux*. Je pensais que ça allait être une suite mais, en fait, c'est plutôt devenu le commencement d'une nouvelle création, explique-t-il. Au fil des semaines, nous avons parlé du pouvoir, des boiteux dans la littérature et puis, oups! On a fini par travailler la structure du Roi Lear.»

La filiation avec Jean-Pierre Ronfard ne se limite pas au personnage du boiteux. Le TFT a aussi voulu se frotter aux méthodes de la création collective. «Le but, c'était de se donner un temps entre nous pour parler du thème. Nous voulions reprendre la question que s'était posée Ronfard: pourquoi faut-il absolument que quelqu'un se nomme le roi de quelque chose?»

Par prudence et par affinités, la troupe s'est adjointe la collaboration du jeune auteur Pascal Lafond, que Dubois avait rencontré à l'École nationale de théâtre en 2003. Entre Québec et Montréal, le texte a muté plus d'une fois. Lafond a tenté des choses, rayé, recommencé. Les filles du roi Lear sont devenues trois siamoises, ce qui ne surprendra pas ceux qui connaissent son travail et son intérêt pour la fétichisation des corps, la transposition extérieure des drames du dedans. Autour du boiteux, il est visiblement à sa place.

La scénographe Yasmina Giguère — qui collabore maintenant avec Robert Lepage — est de retour, ainsi que le musicien Pascal Robitaille, qui signait la musique du magnifique *En attendant Godot* à La Bordée. Quant à la distribution, elle est composée d'un mélange d'anciens (Nadine Meloche et Marie-Christine Lavallée) et de nouveaux venus (Olivier Lépine et Sophie Martin), qui se partageront une bonne trentaine de personnages. Et dire qu'on nous annonce un spectacle de moins d'une heure et demie!

Malgré le chaos émanant de ce projet, le spectateur ne devrait pas être trop perdu. Lafond et Dubois nous promettent une histoire linéaire avec une progression et un enjeu dramatique relativement clair: pourquoi, à la fin de sa vie, Lear cherche-t-il tant l'amour? Autour de cela, on sait qu'il y aura des patates, un roi mécanique, des vedettes de télévision et que sais-je encore?

La troupe a ratissé large. «On a pu travailler avec les résultats de trois conférences données par la troupe en janvier. Il y en avait une sur le roi de L'Anse Saint-Jean, une sur la reine du Carnaval de Québec et puis il y avait une conférence silencieuse de nos scénographes au cours de laquelle ils ont construit une machine. La machine — qui va être dans le spectacle — représente un personnage qui marche en boitant et qui joue de l'orgue.»

Le metteur en scène insiste sur le fait que ce spectacle n'est qu'une première étape et dit compter sur les commentaires des spectateurs pour l'améliorer. «Dans le fond, on dit aux gens: on vous invite à souper ce soir, voilà ce qu'on mange. On va y goûter!»

Collaboratrice du Devoir

AUTOUR DU BOITEUX

À compter de mardi et jusqu'au 11 mars
Au studio de création du théâtre
Périscope
2, rue Crémazie Est

22 AU 25 FÉVRIER 2006, 20 H

VAN GRIMDE
CORPS SECRETS
ET LE NOUVEL ENSEMBLE MODERNE
VORTEX 1

CHORÉGRAPHE: ISABELLE VAN GRIMDE
INTERPRÈTES: ERIN FLYNN, ESTHER GAUDETTE, CENWEN ROBERT, PIERRE-MARC OUELLETTE, GEORGE STAMOS
COMPOSITEUR: GÉRARD GRISSEY
ŒUVRE MUSICALE: VORTEX TEMPORUM

LE NOUVEL ENSEMBLE MODERNE
DIRECTION ARTISTIQUE: LORRAINE VAILLANCOURT

VIOLON: ALAIN GIGUÈRE *
ALTO: BRIAN BACON *
VIOLONCELLE: CATHERINE PERRON
FLÛTE: GUY PELLETIER *
CLARINETTE: SIMON ALLROCH
PIANO: JACQUES DRUON *

* MEMBRES FONDATEURS

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514.525.1500 LE DEVOIR

DANSE

Avec *Vortex 1*, Isabelle Van Grimde radicalise son approche.

MICHAEL SLOBODIAN

Tourbillon de création

Vortex 1 ou l'œuvre ouverte d'Isabelle Van Grimde

Le titre de sa dernière création a pris la forme d'une drôle de prémonition. Celui de la prochaine confirme le tourbillon de création enivrant qui emporte actuellement la chorégraphe Isabelle Van Grimde.

FRÉDÉRIQUE DOYON

En créant *Les Chemins de traverse* en 2004, la chorégraphe Isabelle Van Grimde ne prenait pas encore la pleine mesure du tournant dans lequel elle s'engageait. À partir de structures chorégraphiques et musicales précises interprétées avec une relative liberté (chaque soir appelait un ensemble de musique différent), elle voulait explorer une autre manière de travailler tout en rendant hommage aux danseurs et aux musiciens. Tout au plus croyait-elle emprunter un chemin différent pour retrouver sa route créative.

Mais avec *Vortex 1*, elle radicalise cette approche, s'engageant plus résolument dans ces voies parallèles sans savoir où elles mèneront. Plus qu'une simple exploration de l'improvisation, sa démarche s'approche davantage de l'œuvre ouverte. «Depuis *Les Chemins de traverse*, mon travail évolue dans la poétique de l'œuvre ouverte, confie-t-elle. Artistiquement, c'est à la fois une des périodes les plus passionnantes et les plus déstabilisantes que j'ai vécues jusqu'à présent.»

Et un, et deux, et trois...

Par œuvre ouverte, la chorégraphe entend une pièce qui est en constante évolution, mais toujours selon des balises bien définies, d'une série de représentations à l'autre. À ce titre, *Les Chemins de traverse* était le *work in progress* de

Vortex. On reconnaîtra donc dans celle-ci certains aspects de celle-là. La distinction majeure se trouve dans la musique, fixée d'avance et interprétée par le Nouvel Ensemble moderne (NEM). Invitée à puiser dans le répertoire du NEM, la chorégraphe a choisi *Vortex Temporum* de Gérard Grisey, une musique «très complexe et intense». «Il est impossible de la jouer si les musiciens ne sont pas dans une formation précise», indique la chorégraphe, reprenant les termes de la directrice du NEM, Lorraine Vaillancourt.

Après les spectacles de Montréal cette semaine, la France accueillera *Vortex 2*. La chorégraphe retravaillera alors le matériel chorégraphique avec des danseurs de l'Hexagone. En juin, le NEM cède la place au groupe Thom Gossage and Other Voices pour *Vortex 3*, présentée en clôture du Festival Danse Canada d'Ottawa.

Le concept d'œuvre ouverte développé d'abord par des compositeurs du XX^e siècle comme Schoenberg laisse les interprètes choisir l'ordre dans lequel ils jouent les parties de la structure musicale. Les arts visuels l'adoptent aussi, invitant le public à compléter l'œuvre. Pour Isabelle Van Grimde, il s'agit plutôt, dans une structure chorégraphique définie, de dégager la gestuelle de son contexte afin de laisser les danseurs lui insuffler la qualité, l'humeur qu'ils veulent.

«Les danseurs ont le langage, ils savent quelle gestuelle utiliser selon quel concept, quelle utilisation de l'espace et de la dynamique. Je leur donne tout ça et ils jouent avec. Ils ont plus de contraintes que dans *Les Chemins de traverse*, mais la liberté n'est pas moins grande et c'est ça qui est curieux.» Conclusion: «Il y a toujours plusieurs solutions à une

même chose, qui peut être regardée sous tous ses angles et selon mille possibilités spatiales. Il n'y a pas une seule vérité autour d'une même notion.» D'où son choix d'inviter de nouveau le public à venir s'asseoir autour de la scène.

Il y a longtemps qu'Isabelle Van Grimde tisse des liens étroits avec l'univers de la musique contemporaine. On peut remonter facilement jusqu'à *Trois vues d'un secret*, créée en collaboration avec l'Ensemble contemporain de Montréal. «Dans mon travail des dernières années avec la musique, c'est important de donner aux danseurs des outils pour trouver leur dialogue, leur décision face à ce genre de musique.» En cours de processus, elle a réalisé que le dialogue s'enrichissait si on laissait aux interprètes une part de liberté. «Ce qui est beau, c'est ce niveau d'éveil, de les voir prendre des décisions, prendre conscience de tout ce qui se passe autour d'eux. Ça amène à voir un véritable corps pensant, intelligent, sensible sur scène. Ce qui est beaucoup plus difficile d'avoir quand tout est fixé d'avance et que chaque fois les choses se répètent. Ça, ça tue l'idée du spectacle live.»

Parallèlement à la chorégraphie, Isabelle Van Grimde mène aussi un travail de recherche sur la question de la perception du corps. Depuis plusieurs mois, au gré de ses tournées, elle recueille les propos de divers acteurs de la scène tant artistique que scientifique ou philosophique, d'ici et d'ailleurs. Ce projet, qui nourrit sa démarche créatrice, pourrait aussi prendre une autre forme, toujours guidé par le principe d'ouverture.

Le Devoir

VORTEX 1

Chorégraphe
d'Isabelle Van Grimde
Du 21 au 25 février à l'Agora
de la danse

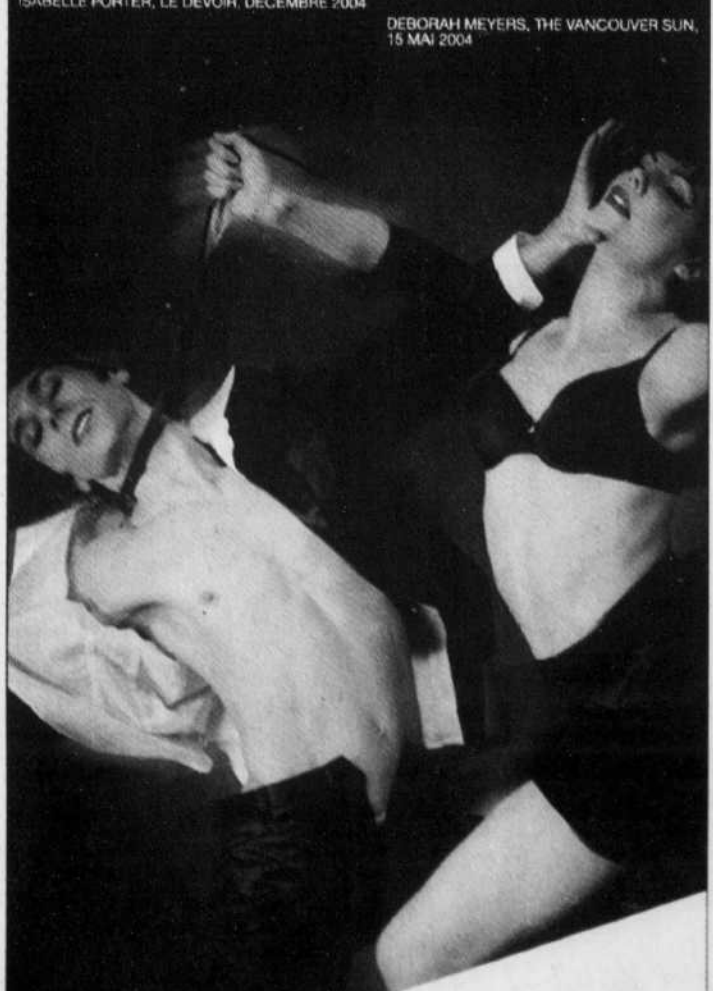


Le metteur en scène Frédéric Dubois

LOUISE LEBLANC

06
«VIOLENTE, RAPIDE, EXCESSIVE ET PASSIONNÉE, LA GESTUELLE DE LA TROUPE VANCOUVEROISE NOUS RENVOIE LES RYTHMES D'UNE ÉPOQUE D'EXTREMES ET DE PARADOXES.»
ISABELLE PORTER, LE DEVOIR, DÉCEMBRE 2004

«THE BODY AS VESSEL FOR THE SPIRIT, THE BODY AS CANVAS, ON WHICH OUR DEEPEST, DARKEST SECRETS ARE ETCHED - THAT, IN ESSENCE, IS WHAT THE HOLY BODY TATTOO IS ALL ABOUT.»
DEBORAH MEYERS, THE VANCOUVER SUN, 15 MAI 2004



USINE C RUNNING WILD

HOLY BODY TATTOO
(VANCOUVER)NOAM GAGNON ET
DANA GINGRASDU 1^{er} AU 4 MARS 2006
4 SOIRS SEULEMENT.
EN VENTE MAINTENANT!GUICHET 521.4483 / ADMISSION
790.1245 WWW.USINE-C.COMDanse Contemporaine
Tangente et le FESTIVAL MONTREAL EN LUMIERE840 Cherrier (Métro Sherbrooke)
Billetterie : 525 1500

Mia Maure danse

L'HYGIÈNE DE L'ORATEUR

l'hygiène de l'orateur
de Marie-Stéphane Ledoux et Jacques Brochu

23, 24, 25 février 2006 à 20h30

Culture

DANSE

Une « rare » proposition

Les Grands Ballets canadiens présentent
le Sacre du printemps du Shen Wei Dance Arts

FRÉDÉRIQUE DOYON

L'emprise qu'exerce *Le Sacre du printemps* de Stravinski sur les chorégraphes fascine. Depuis la toute première et célèbre création de Nijinski, qui avait fait scandale en 1913 au Théâtre des Champs-Élysées, la danse a enfanté une foule de productions inspirées de l'œuvre.

Le site Internet du Centre de recherche en danse de l'université britannique Roehampton répertorie pas moins de 169 chorégraphes différentes du *Sacre* en 2005. Et c'est sans compter les plus petites productions de chorégraphes qui œuvrent encore dans l'ombre, tel le Canadien d'origine syrienne Motaz Kabanni.

Ces dernières années, les lectures chorégraphiques très contemporaines se sont multipliées. En 2001, le Ballet Preljocaj, troupe française, créait sa propre version présentée à Montréal il y a deux ans. Encore plus récemment, naissait le *Sacre* du Shen Wei Dance Arts, toute jeune troupe fondée aux États-Unis en 2000 par le chorégraphe chinois Shen Wei, que les Grands Ballets canadiens invitent dans le cadre de leur programmation.

« J'en ai vu beaucoup [de *Sacre du printemps*] et beaucoup de mauvais, lance en riant le directeur artistique des GBC, Gradiimir Pankov, joint en Italie où la troupe présente son *Minus One*. Je pense que Shen Wei est l'un des plus talentueux jeunes chorégraphes. J'ai été impressionné par sa fusion parfaite de deux mondes, deux écoles — celle de la danse moderne, des techniques Limon, et celle de l'opéra chinois. »

Un *Sacre* différent

Le seul parcours de ce jeune prodige en impose. Né dans la province de Hunan en Chine, il a étudié l'opéra chinois dès l'âge de neuf ans. Chorégraphe et danseur de la compagnie de danse moderne du Guangdong dès sa

création en 1991, il est couronné meilleur chorégraphe et interprète lors de la toute première compétition de danse moderne de Chine en 1994. L'année suivante, une bourse l'amène à New York où il fonde, en 2000, sa propre troupe de douze danseurs, le Shen Wei Dance Arts. Quatre ans plus tard, il remporte le prestigieux prix Nijinski pour la chorégraphie. En cinq ans d'activité, il a créé six pièces présentées dans les festivals de danse parmi les plus réputés, qu'il s'agisse du Dance Umbrella de Londres, de Montpellier Danse en France, de la Biennale de Venise ou de Jacob's Pillow aux États-Unis. Il n'a que 38 ans.

Son *Sacre*, il l'a mijoté pendant 12 ans. « La première fois que j'ai entendu *Le Sacre du printemps* de Stravinski — c'était en Chine, en 1989 —, j'ai été emporté par la texture de cette partition, si riche et évocatrice, racontait le chorégraphe lors de la première de l'œuvre en 2003 à l'American Dance Festival. [...] J'ai été encore plus stimulé quand j'ai entendu la version à quatre mains de Fazil Say. »

Cette interprétation de l'œuvre de Nijinski, « très rarement proposée », note M. Pankov, appelle une chorégraphie épurée, qui prend presque le contre-pied de l'essence monumentale et explosive qu'on connaît de la composition de Stravinski. « Avec les deux pianos, il y a très peu de repères qui rappellent le *Sacre* qu'on connaît, poursuit le directeur des GBC. La chorégraphie a quelque chose de très simple, c'est pure danse, pure forme. Il n'y a rien de narratif, ça suit la musique, sans prétention. »

L'œuvre de Shen Wei suit la ligne mélodique et rythmique abstraite de la musique, loin de l'histoire qu'elle raconte et de la complexité technique qu'elle sous-tend.

« J'ai exploré la suspension, l'élan, la spirale, les initiations des articulations, des muscles et des nerfs, expliquait le chorégraphe

en 2003. [...] Dans sa forme finale, la pièce constitue une structure fixe dans laquelle entre l'exactitude du mouvement et l'intuition de celui-ci. C'est comme dans la vie courante: outre ce qui est prédefini, il existe toujours une part d'imprévu, d'incontrôlable, d'aléatoire. »

Plis et méditation

Le programme proposé comprend aussi une autre œuvre de Shen Wei, *Folding*, qui renoue davantage avec l'esprit méditatif de l'opéra chinois. La pièce est livrée au rythme envoûtant des chants bouddhiques tibétains et du *Dernier sommeil de la vierge* de John Tavener. Le chorégraphe, également peintre et sculpteur à ses heures, a signé tant les costumes que les décors et les maquillages. Une immense toile de son cru domine la scène occupée par les corps statuesques des danseurs.

« J'étais très attaché à la sensation que me procuraient les qualités de la simple action de plier — qu'il s'agisse de papier, de tissu, du corps humain ou d'autre chose », décrit le chorégraphe selon une citation du dossier de presse.

Public et critiques semblent unanimes à propos du talent de la troupe. Même la réputée critique du *New York Times*, Anna Kisselgoff (aujourd'hui retraitée), écrivait en 2003, après avoir été témoin de l'accueil triomphal et bruyant qu'un jeune auditoire réservait au programme double présenté à Montréal cette semaine: « Poétiques, impudentes, superbes et étranges, les danses de Shen Wei [...] annoncent l'avènement d'un artiste d'une originalité frappante, qui n'entre dans aucune catégorie familière. » Nous avons hâte de pouvoir en juger nous-mêmes.

Le Devoir

L'EXPÉRIENCE SHEN WEI

Du 23 au 25 février à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts.



ZEN QULIAN

Une scène tirée de *Folding*, qui renoue davantage avec l'esprit méditatif de l'opéra chinois.

DANSE
D
DANSE

saison 2005-6

« (...) LE FEU BRÛLANT DE LA SENSUALITÉ
SOUS L'ÉLÉGANCE. » Le Monde

« ON QUITTE LA SALLE
AU COMBLE DU BONHEUR. »

O Estado de São Paulo

Grúpo Corpo
Enfin de retour!

Supplémentaire
Lecuona / Onqotó
8, 9, 10, 11 mars 2006 - 20 h

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Onqotó: musique originale de
Caetano Veloso et José Miguel Wisnick

(514) 842-2112. Admission (514) 790-1245

www.dansedanse.net

Le Théâtre [mo] présente

« ...UN ÉCRIN DE LUMIÈRE, DE CHALEUR,
DANS LA SOLITUDE DU MONDE. »

MARIE LALIBERTÉ - VOIR QUÉBEC

« ... SENSIBLE, CONCENTRÉ ET AUTHENTIQUE. »

JEAN ST-HILAIRE - LE SOLEIL

UNE ANNÉE SANS ÉTÉ

DE CATHERINE ANNE



MISE EN SCÈNE DE VÉRONIQUE CÔTÉ, GAGNANTE DU
MASQUE DE LA RÉVÉLATION 2004

Décor et lumière de Jean-François Labbé • Musique de Valérie Descheneaux
Costumes de Pierrick Fréchette • Avec Emmanuel Bédard, Vincent Champoux,
Catherine-Amélie Côté, France LaRochelle et Magalie Lépine-Blondeau

DU 21 FÉVRIER AU 11 MARS 2006

À LA SALLE FRED-BARRY À 19 H 30

4353, RUE SAINTE-CATHERINE EST, MONTRÉAL

BILLETTERIE : (514) 253-8974

Billetterie
514 253-8974

FRED-BARRY

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

[mo]

Conseil des Arts
du CanadaCanada Council
for the ArtsCentre de la culture
et des arts
de QuébecCentre de la culture
et des arts
de QuébecCentre de la culture
et des arts
de Québec

wit

Texte _ MARGARET EDSON Traduction _ MARYSE WARDA Mise en scène _ DENISE GUILBAULT

Avec _ Charles Baillargeon, Pascale Dénomée, Françoise Faucher, Ève Gadouas,
Robert Lalonde, Jean-François Nadeau, Dominique Pétin, Louise Turcot

Concepteurs _ Étienne Boucher, Florence Cornet, Catherine Gadouas, Mathieu Gatién, Ève-Line Leduc, Pierre-Étienne Locas

Une production du Théâtre de Quat'Sous

DU 13 FÉVRIER AU 18 MARS 2006

514-845-7277



www.quatsous.com

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Publier des disques pour quel marché?

Quelques hypothèses pour sortir du « aussitôt fait, aussitôt oublié »

CHRISTOPHE HUSS

Comme le révélait cette semaine l'Observatoire de la culture et des communications du Québec, les parts de marché des disques au contenu artistique québécois croissent de manière appréciable. Si cette étude s'intéresse surtout aux genres les plus populaires de musique, la santé de l'édition phonographique québécoise en classique se matérialise par une offre de produits très soutenue. Et ce n'est pas fini...

Si Analekta peaufine ses stratégies de mise en marché pour être prêt à offrir de la musique classique en téléchargement, Atma poursuit son parcours éditorial à un rythme de production important. A cela s'ajoutera bientôt un nouveau joueur, XXI Productions, qui, certes, est déjà présent sur le marché mais va considérablement augmenter son nombre de parutions à compter de l'année 2006.

Pour élargir ce point de vue au Canada, on notera que des musiciens enseignant à l'université McGill se joignent à présent à leur collègue violoncelliste Matt Haimovitz pour enregistrer des disques chez Oxingale Records, une étiquette américaine, que CBC Records publie ces derniers temps des disques plus consistants et que la jeune garde des musiciens du Canada anglais, tels David Jalbert, Jasper Wood et Denise Djokic, sont publiés par une étiquette nommée Endeavour Classics, qui semble installée aux États-Unis et perd ainsi les précieux subsides publics d'aide à l'édition phonographique.

La logique d'artistes

Le soutien des institutions publiques à l'édition de disques est évidemment lié à de nouvelles productions (et non aux rééditions), à la fabrication des produits au Canada et à l'emploi d'artistes canadiens. Cette structure favorise de fait une constitu-

tion des catalogues des éditeurs selon ce qu'on peut appeler une «logique d'artistes». Chaque artiste vient faire, sur l'étiquette qui le publie, son disque annuel — ou davantage, s'il est plus connu. C'est cette logique qui donne parfois au calendrier des parutions Atma un petit air de défilé des musiciens de la scène baroque montréalaise.

Les très grands catalogues se sont historiquement bâtis sur des logiques d'artistes. On pense à RCA-Victor, à EMI-His Master's Voice, à CBS-Columbia ou à Deutsche Grammophon, au sein desquels des pianistes, des violonistes ou des chefs vedettes venaient livrer leurs visions de Schubert, de Beethoven, de Brahms, de Bach, etc.

Dans le lit de ces labels, qui sont devenus des «majors», se sont créées, au cours des années soixante, des étiquettes construites autour d'une «logique de répertoire». Ce fut le cas d'Archiv, un appendice de Deutsche Grammophon, ou de l'éditeur indépendant Harmonia Mundi pour la musique ancienne et baroque, et de Nonesuch pour les répertoires contemporains.

Depuis l'avènement du disque compact et la multiplication des éditeurs sur la scène internationale, avec l'émergence d'un grand nombre d'indépendants, la «logique de répertoire» a gagné beaucoup de terrain. L'éditeur anglais Hyperion est l'exemple parfait d'une nouvelle compagnie ayant séduit les mélomanes par l'exploration du répertoire. C'est évidemment aussi la logique qui préside à la constitution du catalogue Naxos. Ce dernier a d'ailleurs établi en moins de vingt ans une véritable banque de données sonore d'œuvres de toutes les époques et de tous les genres vendues à tarif attractif. La logique est poussée de manière différente — le prix d'abord — par Brilliant Classics, qui constitue un catalogue «de répertoire» à partir de licences.

Prophète en son pays

L'effet pour nos étiquettes, florissantes chez elles, risque d'être très pervers sur le marché international. Il est devenu de plus en plus difficile et coûteux d'imposer des noms de nouveaux artistes sur le marché international. Même une Hélène Grimaud, qui vend des disques à la tonne en France, ne voit pas ses ventes vraiment décoller ailleurs en Europe. À l'inverse, Lang Lang, pianiste-vedette aux États-Unis, est un *nobody* honni par les critiques en France.

Cette tendance lourde va être de moins en moins réversible. En effet, si Naxos construisait un catalogue axé sur le répertoire avec des artistes relativement inconnus, Brilliant Classics, en se voyant octroyer les licences d'exploitation sur des enregistrements de grands artistes, tue littéralement dans l'œuf toute velléité d'imposer à l'étranger un catalogue de disques construit sur une «logique d'artistes».

Comment vendre sur le marché international à 25 \$ la 3^e Symphonie de Saint-Saëns par Yannick Nézet-Séguin et le Métropolitain (sortie en mars) quand, sur le même marché, l'intégrale, en six CD, des *Concertos et Symphonies* de Saint-Saëns par Jean Martinon et Pierre Dervaux vaut à peu près le même prix? La présence de Riccardo Muti, de Wolfgang Sawalisch, de Carlo Maria Giulini et, bientôt, de Fischer-Dieskau et de Callas au prix plancher va saper beaucoup de choses sur le marché international du disque et redonner un coup de pouce aux catalogues bâtis patiemment autour des «niches» de répertoire.

Il y a deux solutions pour sortir du ghetto local. La première est d'accroître l'«exportabilité» de nos artistes en concert. Un Québécois qui joue en France a au moins quelques chances de vendre en France. La seconde est de conjuguer la logique d'artistes et celle de répertoire. L'exemple



SOURCE ANALEKTA

Geneviève Soly est en train de devenir la référence mondiale en matière de redécouverte du compositeur contemporain de Bach Christoph Graupner.

le plus parfait, quasiment visionnaire, est la saga Graupner de Geneviève Soly. Avec l'Allemand Siegbert Rampe, et plus que lui, elle est en train de devenir la référence mondiale en matière de redécouverte du compositeur contemporain de Bach Christoph Graupner. C'est une niche, certes, mais qui peut assurer à terme sa présence et celle des idées heureuses sur le marché international et épargner à Analekta de tomber dans le système cynique de l'édition (de disques autant que de livres) du «aussitôt fait, aussitôt oublié».

Le Devoir

ÉCOUTES RECOMMANDÉES

Les deux quatuors de choc choisis parmi les meilleurs disques québécois du début de saison 2005-06.

■ Chez Analekta: les *Trios avec piano* de Mozart par le Gryphon Trio; «*Concerti virtuosissimi*» par l'Ensemble Tafelmusik; *Partitas pour clavecin* de Graupner (volume 5) par Geneviève Soly; «*Autour de Chostakovitch*» par I Musici (nouveau);

■ Chez Atma: *David Fray joue Schubert et Liszt* (nouveau); *Sonates de Scarlatti à l'orgue* par Vin-

cent Boucher; Corrette: «*Les délices de la solitude*» par Les Voix humaines (nouveau); «*Oïkan ayns Bethlehem*» par Meredith Hall.



Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin
25 ans

Brahms, une histoire d'amour

**BRAHMS, SYMPHONIE N° 3 ET CONCERTO POUR PIANO N° 1
JULIEN BILODEAU, ÉVENTAILS, OUVERTURE POUR ORCHESTRE**
À L'OCCASION DU 25^e ANNIVERSAIRE DU MÉTROPOLITAIN

YANNICK NÉZET-SÉGUIN, chef
IAN PARKER, piano

LE LUNDI 6 MARS 2006, 19 H 30
CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE, 18 H 30

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842.2112 1 800 842.2112
www.pds.qc.ca

PRÉSENTÉ PAR **BANQUE NATIONALE** ESPACE MUSIQUE 100.7^{FM} DIFFUSEUR OFFICIEL

Une authentique
recréation des concerts d'époque!

Vienna Mozart Orchestra

De Vienne et
des grandes capitales d'Europe!

MOZART
2006

Prenez part aux festivités mondiales célébrant
la naissance d'un génie!

Salle Wilfrid-Pelletier | Jeudi 16 mars 2006
Place des Arts | 20h00

Place des Arts 514-842-2112
Admission 514-790-1245
www.pdarts.com

Information: 1-800-545-7807 • www.salutetovienna.com
Présenté par Attila Glatz Concert Productions Inc.

Arion

orchestre baroque

CLAIRE GUIMOND, DIRECTRICE ARTISTIQUE
EDGAR FRUITIER, PORTE-PAROLE

25^e anniversaire
2005-2006

Une Saison de Délices

Soirée faste chez Mozart
Hommage au 250^e anniversaire de naissance de Mozart
Solistes: **Maria Cleary**, harpe, **Claire Guimond**, flûte baroque
Chef et soliste invitée: **Monica Huggert**, violon baroque (Royaume-Uni)
24 et 25 février 2006 à 20h
à la salle Redpath de l'Université McGill
26 février 2006 à 20h
au Théâtre de la Ville au Centre Canadien d'Architecture

Les Plaisirs champêtres
Les Plaisirs champêtres, La Fantaisie, Les Caractères de la Danse et Les Éléments de Jean-Féry Rebel.
À la découverte du ballet baroque
Chef invité: **Daniel Cuiller** (France)
24, 25 et 26 mars 2006

Autour du pianoforte
Œuvres de Joseph Haydn, Pieter van Maldere et W. A. Mozart
Concert de clôture du 25^e anniversaire
Soliste invité: **Tom Beghin**, pianoforte
Chef invité: **Jaap ter Linden** (Pays-Bas)
26, 27 et 28 mai 2006

BILLETS à partir de 15\$
ABONNEMENTS DISPONIBLES à partir de 30\$ (514) 355-1825

Commanditaire principal

DE VISU

Pièges et autres stratagèmes

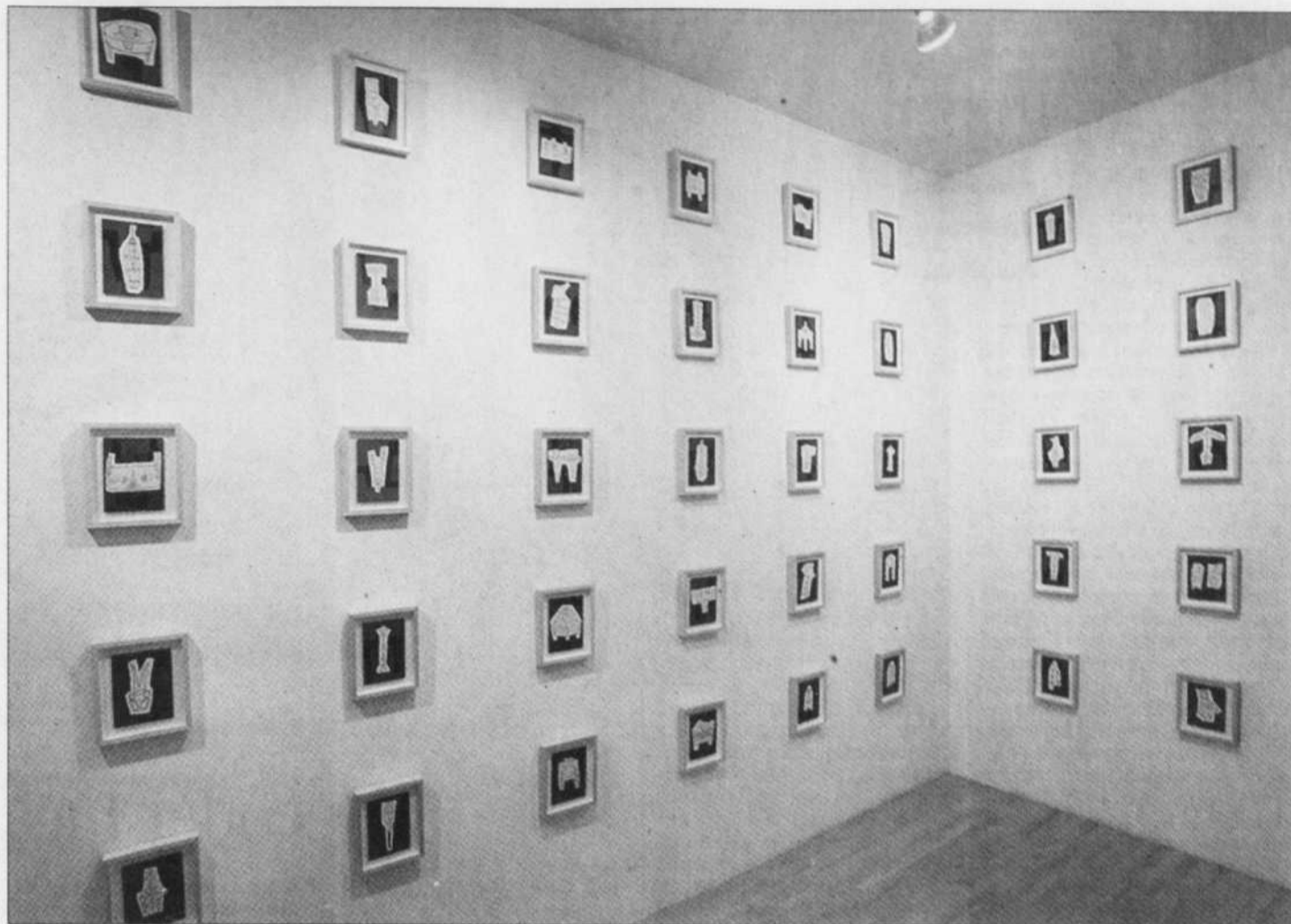
PIÈGE

Michel Lagacé -
Œuvres récentes
Jusqu'au 11 mars
Galerie Graff

RENÉ VIAU

Énigmatiques tableaux, œuvres sur papier et une quarantaine de feuilles issues d'un « carnet de création » s'inspirent des *Cadavres exquis* et du jeu des *Petits Papiers surréalistes* pratiqués ici en solitaire. Enjouées, les œuvres se répondent en continuum. D'un dessin et d'un tableau à l'autre, en une même gamme volontairement limitée de couleurs, les inscriptions dansent, jonglent et flottent avec liberté. Mais en quoi ces figures, ces taches, ces signes, ces plans et ces cercles dans l'espace peuvent-ils nous berner? Lagacé est un artiste qui ondoie entre les lignes. On a compris que lesdits pièges sont plus une façon de charmer les serpents que de vous faire avaler des couleuvres.

Aux yeux de l'artiste, le piège serait « un dispositif destiné à capter des éléments dans un flux ». Il est vrai que tout à coup, au détour d'un pan bleu, d'une plage de noir ou de couleur, apparaissent des motifs qui se ressemblent, se transforment. Oups! Des ruptures. Les lignes deviennent autant de spirales différentes, comme des cages en forme de sphères, de cubes, de tracés ovoïdes. Elles se bousculent de façon un peu obsessionnelle et perturbent. D'autres éléments apparaissent là dans un coin, ici en superposé. Ils se distribuent sur la toile de manière hétéroclite de la même façon que des fenêtres sur l'écran de votre ordinateur. Cet univers visuel s'ouvre à une multiplicité d'associations. Artiste cultivé, Lagacé maîtrise bien le sentiment de déjà vu qui se dégage de ses dessins et tableaux. Ironie, humour: ces rappels sont autant de clin d'œil, une autre façon de nous appâter. Les références sont cultivées avec ludisme avec, çà et là, un petit côté Bauhaus ou pop. On pense même à Léger tandis que les suggestions du quotidien s'y insinuent avec des objets incertains, des formes et des figures linéaires.



Désirs découpés, de Michel Lagacé

Au milieu de la galerie, de petits formats sur papier s'accrochent selon un agencement sériel. D'un dessin à l'autre, on cherche encore une fois ce qui pourrait s'unir et se dissocier. L'effet cyclique nous renvoie dans des dédales à la fois ambigus et intrigants. « Ces histoires qui n'en sont pas » se font plutôt réflexion sur la polysémie et le voisinage des signes, sur leur rapprochement inattendu, sur leur détournement et leur fragmentation, Lagacé attrape le spectateur. Il le fait passer d'un leurre à l'autre tandis que se prolonge ce parcours où les chausse-trapes et les souricières font place à autant de petits rébus à déjouer, à traverser. Cette

capacité d'assimiler avec liberté dans le territoire de la peinture et de l'espace abstrait des composantes aussi diverses pour les unifier à travers un ensemble est étonnante. Revendiquant son inscription dans une tradition, Lagacé conquiert en même temps des terrains neufs.

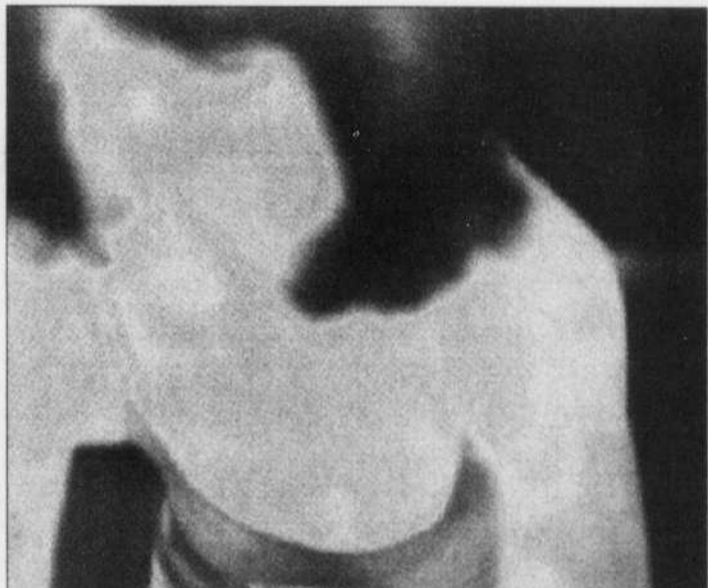
CORPS ÉTHÉRIQUES

Ariane Thézé
Galerie d'art d'Outremont
Jusqu'au 5 mars 2006

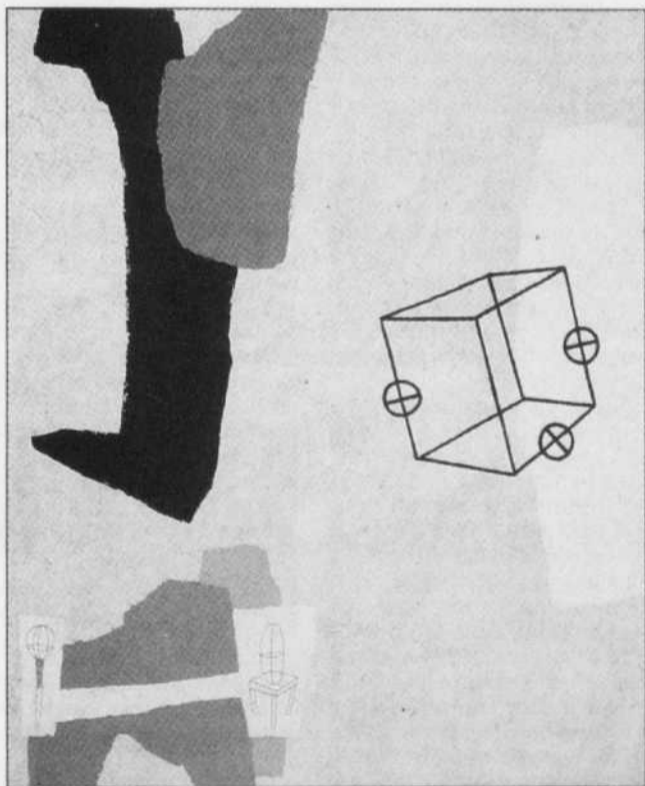
À mi-chemin entre peinture et photo, Ariane Thézé a fait du portrait et de l'autoportrait le thème central de son travail. Portraits? Il

faut le dire vite. En effet, ici, la représentation du corps et de la figure est déconstruite. Ariane Thézé reprend le procédé infrarouge qui enregistre en photo la chaleur que dégagent les corps ou les procédés d'enregistrement en vision nocturne. Ses effets créent des masques.

Ce n'est plus précisément de l'identité qu'il s'agit. Au contraire, le sujet n'existe que par défaut. Infigurable, il échappe à tout attribut. Les traits sont gommés par des couleurs irradiantes. L'individu est en retrait alors que ce n'est plus que sa présence au monde qui nous est signifiée. Ariane Thézé prend des empreintes incertaines, met en scène ses disparitions. Quelques ovnis dans le temps et l'espace, des hologrammes sans visages précis: autant d'ombres lumineuses aux traits absents témoignent d'une errance à peine saisie. Même les corps nus ne semblent s'enregistrer qu'à travers un passage fantomatique. La couleur ne cesse de voiler ces figures en torsions violentes. Loin de toute identification possible, elles apparaissent nomades et spectrales mais pourtant, au cœur même de leur anonymat, si indissociables de l'humain.



Corps éthérique n° 2, d'Ariane Thézé



Inflexions, de Michel Lagacé

DANIEL ROUSSEL

LES ŒUVRES DE LA COLLECTION COLLECTART

Maison de la culture Frontenac
2250, rue Ontario Est

Restons groupés! Ils sont une vingtaine. Tous se partagent sans chicane des œuvres de Pierre Blanchette; de Marc Garneau, de Massimo Guerrera, de Jérôme Fortin; des Cozic; de Marc Garneau; de Jacques Hurtubise; de Stéphane Larue; de Suzelle Levasseur; de Jean McEwen; de Louis Pelletier; de Louise Robert; de Sylvia Safdie; de Marcel Saint-Pierre; de Serge Tousignant; de Robert Wolfe et bien autres encore. Peut-on collectionner à plusieurs? Un groupe peut-il acquérir des œuvres d'art et se les échanger à tour de rôle? A ces questions, le collectif CollectArt répond oui. Le défi de la collection devient communautaire. Le résultat est convaincant. Habituellement, cette trentaine d'œuvres transite et repassent pour être accrochées, l'espace de quelques mois, chez l'un, chez l'autre. Mais auparavant, les voici réunies. Chaque année, tout ce beau monde se rencontre et décide en fonction du budget disponible d'acquiescer une nouvelle œuvre. Comme quoi, avec un peu d'organisation et de débrouillardise, l'amour de l'art, cela crée des liens!

Collaborateur du Devoir

Peter Krausz



Landscape and Memory - Sossou no 1, 1996

(SANS) HORIZON

(horizon - du gr. horizon: limite, borne)
Du 18 février au 23 avril 2006
Commissaire: Andrée Lemieux

Visite-atelier: pour la famille,
le dimanche 26 février à 13 h 30.

Visites commentées:
du 27 février au 3 mars à 14 h.

Heures d'ouverture:
du mardi au dimanche, de 13 h à 17 h et le vendredi de 9 h à 12 h et de 13 h à 20 h. Entrée libre

Salle
KIFRED-PELLIN
MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest
Renseignements: 450 652-4440

Le Musée d'art de Mont-Saint-Hilaire présente

Picasso protéiforme

DESSINS ET ESTAMPES DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

jusqu'au 2 avril 2006

150, rue du Centre-Civique
450-536-3033

ORGANISÉ ET MIS EN VOYER PAR
LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

www.mamsh.qc.ca

Jean-Pierre Legault

Saywa / Frontière

Photographies

Du 22 au 25 février 2006

Agora de la danse

840, Cherrier

Montréal (514) 525-1500

Le labo sera ouvert le mercredi de 18 à 22h
et les jeudi vendredi et samedi de 18 à 20h30



YANN LEROUX

Peintures

Dernière journée

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

Musée de la Gaspésie

Notre couleur culturelle

80, boulevard de Gaspé, GASPÉ (Québec) G4X 1A9
Téléphone: (418) 368-1534 Télécopieur: (418) 368-1535
Courriel: musee@globetrotter.net

AU MILIEU DES CHOSES

Groupe d'intervention photo vidéo (GIPV)
13 février au 20 avril 2006

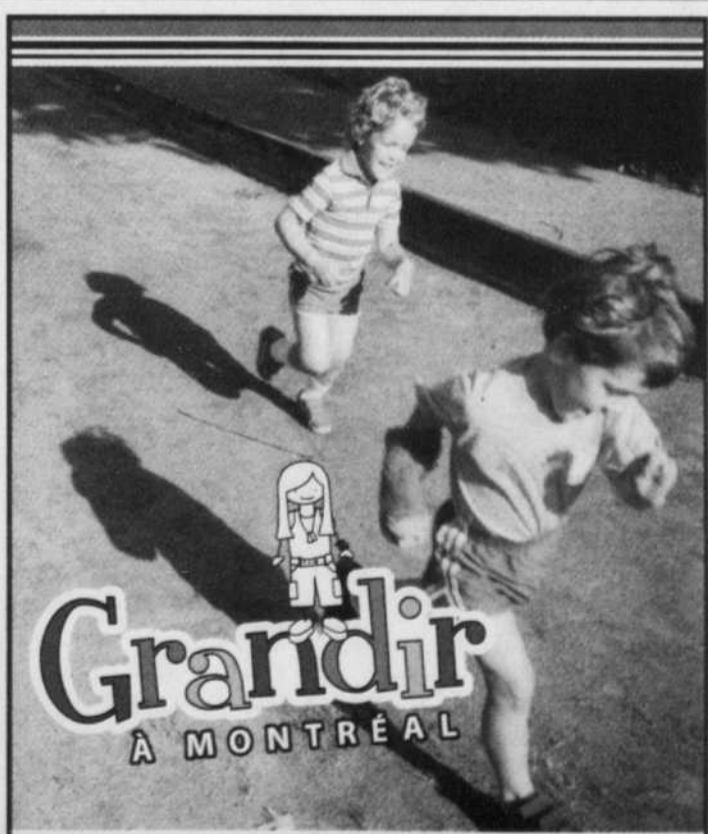
Formé de six jeunes photographes, le GIPV fait état de certaines réalités de l'Est du Québec. L'exposition Au milieu des choses souligne l'urgence de débattre sur l'avenir des régions de l'Est du Québec. Le GIPV illustre les rapports entre les activités humaines, l'environnement et le territoire à travers six regards qui se situent entre la recherche plastique et le documentaire.

JACQUES CARTIER

La découverte d'un nouveau monde — Exposition permanente
Le Musée de la Gaspésie présente la plus grande exposition jamais réalisée sur le premier voyage de Jacques Cartier. La plantation d'une croix à Gaspé le 24 juillet 1534, au nom du roi de France, constitue un événement historique et politique toujours d'actualité.

HORAIRE

Mardi à vendredi de 9h à 12h, et de 13h à 17h — Samedi et dimanche de 13h à 17h



La sortie en famille idéale pendant la relâche scolaire!

MUSÉE McCORD

690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal, Métro McGill ou autobus 24

Pour informations: (514) 398-7100

www.musee-mccord.qc.ca



The Gazette



FIDEL GOMEZ

Exposition
du 14 février au 4 mars
2006



GALERIE GORA
279 Sherbrooke Ouest
espace 205, Montréal
tél: 514.879.9694
www.gallerygora.com
METRO place-des-arts

Culture

DE VISU

La chute des empires

EMPIRE
UN ESSAI PHOTOGRAPHIQUE
SUR L'ARCHITECTURE
ET LE POUVOIR
Jusqu'au 12 mars
Centre canadien d'architecture
1920, rue Baile

MICHEL HELLMAN

L'Égypte des pharaons peut-elle être comparée à l'Amérique des Bush? Quel est le rapport entre les temples et les pyramides de la vallée du Nil et les édifices gouvernementaux de Washington? Cette question semble saugrenue, mais c'est pourtant celle que pose l'artiste américain John Gossage.

En effet, dans l'exposition *Empire*, présentée actuellement dans la salle octogonale du Centre canadien d'architecture (CCA), cet artiste rapproche des images embléma-

tiques de l'Égypte ancienne de ses photographies récentes de la capitale américaine pour nous inciter à réfléchir sur le lien étroit qui existe entre l'architecture et le pouvoir.

Tout a commencé en 1987 quand, chez un libraire, John Gossage est tombé par hasard sur un ancien album de photographies de l'Allemand Hermann Vogel. Celui-ci avait été envoyé en Égypte en 1868 par le gouvernement prussien pour «rapporter des photos de cette grande et ancienne civilisation». Pour John Gossage, ces photographies sont fascinantes car elles sont avant tout politiques:

elles représentent la volonté du Kaiser de préserver une certaine image du passé de manière à «légitimer son pouvoir actuel». En s'inspirant de cet exemple, il a décidé de photographier des lieux importants de la ville de Washington pour montrer comment certains endroits significatifs servent à renforcer le pouvoir et l'autorité de «l'empire américain». L'exposition *Empire* est donc composée de cette juxtaposition de deux séries très différentes de photographies qui représentent, chacune à sa manière, un seul et même sujet. D'un côté nous avons des photographies réclamées par une importante puissance impériale du XIX^e siècle pour documenter les traces d'un empire disparu depuis plus de mille ans. De l'autre, des photographies contemporaines, prises au cœur d'un «empire» moderne contesté, traversé par des crises et par la guerre.

Ce contraste est renforcé par la technique photographique particulière de John Gossage. En effet, tandis que les épreuves de Her-

mann Vogel sont composées de plans larges très détaillés (ce pionnier de la photographie avait inventé tout un système de miroirs pour pouvoir éclairer l'intérieur des tombes de manière à faire des tirages clairs et nets), les photographies de Gossage sont petites, sombres et inquiétantes. Ses clichés, en noir et blanc, ressemblent à des images prises par des caméras de surveillance. On aperçoit des formes floues, des silhouettes, des ombres, un peu de végétation, mais jamais une vue complète des différents monuments et édifices.

Il en ressort une atmosphère oppressante. La série *Desert Storm, Victory Day*, par exemple, constituée de petites photographies carrées qui montrent la silhouette d'avions de chasse, fait ressortir le lien entre la ville de Washington et la puissance militaire. Les avions sont en plein vol, mais ils apparaissent dans la photo comme des structures monolithiques, ce qui rapproche cette série des autres séries qui représentent de gros blocs de béton ou des colonnes blanches. On a l'impression qu'on veut assiéger de la même manière la terre et le ciel.

L'interprétation que Gossage donne des États-Unis est certainement contestataire. Le seul fait d'utiliser le terme «empire» pour désigner le pouvoir et l'influence de l'Amérique a déjà une connotation négative. Mais plutôt que de dénoncer, l'artiste cherche plutôt à faire ressortir ici une certaine fatalité. À ses yeux, l'architecture du «pouvoir» n'est pas synonyme de beauté. Elle exprime plutôt la trace d'une histoire qui se renouvelle inexorablement. Comme les monuments de l'Égypte, ceux de Washington vont aussi, éventuellement, devenir des témoins silencieux d'une puissance déchu. Ce n'est certainement pas une réflexion nouvelle, mais elle est traitée ici d'une manière originale et cela donne à l'exposition un impact visuel très efficace.

Collaborateur du Devoir



Le Repas frugal, 1904, de Pablo Picasso

© SUCCESSION PICASSO / SODRAC 2006

Décoder Picasso

PICASSO PROTÉIFORME
DESSINS ET ESTAMPES DE LA
COLLECTION DU MUSÉE DES
BEAUX-ARTS DU CANADA
Du 12 février au 2 avril
Musée d'art
de Mont-Saint-Hilaire
150, rue du Centre-Civique
Mont-Saint-Hilaire

MICHEL HELLMAN

Décidément, le petit Musée de Mont-Saint-Hilaire fait bien les choses. Après une exposition réussie sur les peintres

Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas, voilà qu'il inaugure la nouvelle année avec un aperçu fascinant sur le plus grand artiste du XX^e siècle: Picasso.

L'exposition, intitulée *Picasso protéiforme*, rassemble des dessins et des estampes provenant de la collection du Musée des beaux-arts du Canada (MBAC). Après avoir parcouru le pays, cette exposition (montrée auparavant à Edmonton, à Toronto et à Vancouver) achève sa tournée ici. C'est donc une bonne occasion de se pencher sur un aspect peu moins connu de ce génie. Tant de choses ont été écrites sur Picasso qu'il semble inutile d'en rajouter. Pourtant, au Canada, il a fallu attendre relativement tard avant que le public, et les institutions artistiques, ne s'intéresse véritablement à son travail. L'acquisition des œuvres qui font partie de cette collection n'a été entamée qu'en 1957 grâce à une conservatrice éclairée du MBAC qui a réussi à mettre la main sur certaines pièces remarquables.

Contrairement aux sculptures et aux grands tableaux qui se présentent comme des œuvres finies, les estampes ou les dessins peuvent être considérés comme des esquisses préparatoires. Cela permet d'approcher l'artiste d'une manière plus intime car on aperçoit les différentes étapes du processus créatif.

Picasso est un artiste incroyablement inventif. Les œuvres que l'on peut voir ici ont été exécutées entre 1904 et 1937, et montrent comment, en seulement trois décennies, il a créé un éventail remarquable de styles et de techniques différents. L'exposition commence avec une eau-forte intitulée *Le Repas frugal*. Cette pièce rare, caractéristique de la période «bleue», introduit le visiteur dans l'univers du jeune Picasso bohème. Dans ce dessin, un maigre repas traduit la faim physique, mais surtout spi-

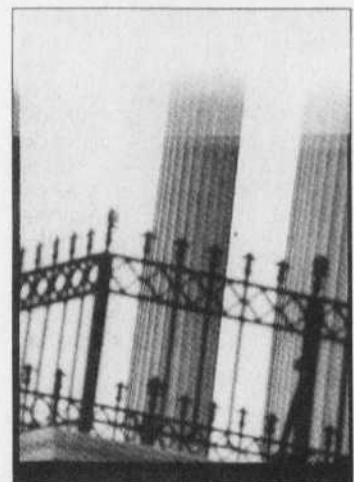
rituelle de l'artiste à cette époque, pauvre, méconnu, mais tout de même déjà très ambitieux. Le parcours de l'exposition fait ressortir l'ampleur et la progression de cet «appétit créatif» vorace tandis que se succèdent en quelques années le cubisme, le classicisme, le surréalisme...

Mais cet «appétit» de Picasso était aussi, on le sait bien, caractérisé par un appétit sexuel insatiable. L'édition complète de cent eaux-fortes, baptisées *Suite Vollard* (en hommage au célèbre marchand de tableaux), présentée ici, le montre bien. Cette collection étonnante, qui met en scène une allégorie de la «vie créative» de Picasso dans les années 30, touche par sa dimension très personnelle.

L'artiste se présente d'abord comme un sculpteur dans son atelier, puis un sculpteur qui contemple son œuvre, un sculpteur avec son jeune modèle... Mais progressivement, le sculpteur se met à détruire. Il se transforme en Minotaure. À cette époque, l'artiste, qui était marié, entretenait une liaison secrète avec Marie-Thérèse Walter, encore adolescente. Cette série exprime bien le doute, la souffrance et les pulsions qui tourmentaient alors l'artiste.

Picasso reprend ce thème du Minotaure dans la célèbre estampe *Minotaure* de 1935. Le style utilisé dans cette œuvre préfigure la toile monumentale *Guernica* de 1937. Cette pièce très expressive est l'une des plus impressionnantes de l'exposition. D'une certaine manière, elle montre le génie qui a atteint sa pleine maturité artistique. Après cette période, Picasso a progressivement abandonné l'estampe au profit de la lithographie. On le regrette un peu... Mais cela donne envie de redécouvrir les grandes œuvres de la deuxième moitié du XX^e siècle.

Collaborateur du Devoir



G. JOHN GOSSAGE

Senate Side of the Capitol, Washington, DC

Hydro Québec présente **Les Séries Pro Musica** Hommage à Mozart 2005-2006

Série Émeraude
Lundi, 27 février 2006, 19h30
Programme:
LES QUATUORS
K. 590, en fa majeur, de Mozart
n°1, de Szymanowski
op. 74, en mi bémol majeur, de Beethoven

Billets: 30\$, 25\$, 12\$ (taxes et frais en sus)
en vente
à la Place des Arts:
842-2112

Renseignements:
Pro Musica, 845-0532
www.promusica.qc.ca

Quatuor Szymanowski,
cordes

Théâtre Maloche Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca

JEUNESSES MUSICALES PRÉSENTENT

DES SAMEDIS EN COMPAGNIE DES PLUS AUDACIEUX VIRTUOSES DE LA RELÈVE LA MUSIQUE SUR UN PLATEAU

18 FÉVRIER 20H
ROMANCES ET COMPAGNIE
SHALOM BARD, clarinette - ALLISON B. KIGER, flûte - JEAN-PHILIPPE TREMBLAY, alto - CHRISTOPHER JOHNSON, piano

DES DIMANCHES EN MUSIQUE LA MUSIQUE, C'EST DE FAMILLE!

19 FÉVRIER 11H - 13H30
BAROCAMBOLESQUE
SOPHIE LARIVIÈRE, flûtes à bec
MATTHIAS MAUTE, flûtes et violon baroque
MARIE-NATHALIE LACOURSIÈRE, comédienne-danseuse

CONFÉRENCES SUR LES CASTRATS
AVEC FRANÇOIS FILIATRAULT HISTOIRE SOCIALE ET MUSICALE

12 MARS 14H
LE CHANGEMENT DE GOÛT ET LE DÉCLIN

UNE SALLE DE CONCERTS À DÉCOUVRIR - RÉSERVEZ VOS PLACES!

MAISON DES JMC
305, AV. DU MONT-ROYAL EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2T 1P5
TÉLÉPHONE: 514 845-4306, poste 221 - info@jeunessemusicales.com
www.jeunessemusicales.com

Hydro Québec SSQ Groupe financier

LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE

05 | 06

L'INCOMPARABLE
Magdalena Kožená

chante Rameau et Gluck

Les Violons du Roy sous la direction de Bernard Labadie
Magdalena Kožená, mezzo-soprano

MARDI 28 FÉVRIER 2006 | 20H
CONCERT DÉPLACÉ À LA
SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
ÉDOUARD-MONTPÉTI

Billetterie Articulée
(514) 844-2172 (sans frais: 1 866 844-2172)

JEUDI 2 MARS 2006 | 20H
ÉGLISE SAINT-DOMINIQUE QUÉBEC
Billetterie du Grand Théâtre de Québec
(418) 643-8131 (sans frais: 1 877 643-8131)

NOREG SVERIGE DANMARK - LJO ISLAND 90

Présenté par Bayer Inc.

27.02.06
03.03.06

Des impressions
Musique des pays scandinaves et du Canada
Music from Scandinavia and Canada

Concerts et rencontres
www.smcq.qc.ca/musimars

McGill Schulich School of Music
SMCQ

LE DEVOIR La Scena Musicale



CINÉMA OUTREMONT
1248, rue Bernard Gosselin (514) 495-0944
www.theatreoutremont.ca

BOMBON EL PERRO de Carlos Sorin
V.O. espagnole avec sous-titres français. Argentine Espagne.
2004, 98 min. (G)

20 FÉVRIER 19h30

Cinéma



L'ENFANT / LUC • JEAN-PIERRE DARDENNE

EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206
15h15 17h15
19h15 21h15

Trois dans un

Une première incursion de Joe Roth dans le suspense

FREEDOMLAND (LA COULEUR DU CRIME)
De Joe Roth. Avec Julianne Moore, Samuel L. Jackson, Edie Falco, Ron Eldard, William Forsythe. Scénario: Richard Price, d'après son roman. Image: Anastas N. Michos. Montage: Nick Moore. Musique: James Newton Howard, Mel Wesson. États-Unis, 2005, 112 minutes.

MARTIN BILODEAU

Il y a trois films dans *Freedomland* et, contre toute attente, aucun n'est mauvais. L'assemblage des trois s'avère cependant inférieur à ce que l'addition de ses parties laissait présager. Faut-il en imputer la faute à Richard Price, scénariste du film et également auteur du roman dont celui-ci est tiré? Ou faut-il blâmer le réalisateur, Joe Roth, qui fait ici une première incursion dans le suspense après deux comédies sentimentales (*Christmas with the Kranks* et *America's Sweethearts*) qui en étaient totalement dépourvues?

Difficile de trancher tant le traitement privilégié par Roth, parfois inutilement emphatique, d'autres fois plus nuancé, complique la lecture du scénario, certes désarticulé mais nettement plus original, audacieux et pertinent que toutes les séries B formulées dont Hollywood nous accable (*Firewall*, par exemple) semaine après semaine. Et pour cause: spécialiste du film noir, Richard Price signe depuis 20 ans les scénarios des meilleurs hommages au genre: *The Color of Money*, *Sea of Love*, *Kiss of Death*.

S'il y a trois films dans *Freedomland*, c'est aussi parce qu'il y a trois personnages dont les univers sont si bien dessinés qu'ils existeraient sans les deux autres.



Julianne Moore et Samuel L. Jackson dans *Freedomland*, de Joe Roth

Ces trois univers entrent en collision lorsqu'une jeune mère (Julianne Moore), ex-junkie, déclare le kidnapping de son bambin de quatre ans. Tous les indices conduisent à une cité de banlieue majoritairement peuplée d'Afro-Américains, où l'inspecteur Lorenzo (Samuel L. Jackson), qui en est issu, parvient à force d'alliances et d'amitiés à contenir l'insurrection que le déploiement policier excessif inspire aux résidents. Débarque en ces lieux une cohorte de mères spécialisées dans la recherche d'enfants perdus depuis que le fils de leur leader (Edie Falco, qui surclasse les deux vedettes) a disparu sans

laisser de traces, dix ans plus tôt. Entre la mission a priori suspecte de cette dernière et les mensonges présumés de la première, *Freedomland* met en question le poids de la maternité et la puissance rédemptrice du deuil sous le regard d'un homme qui, à travers elles, apprendra à expier sa propre faute, à titre de père.

Trois histoires, donc, portées par trois personnages bien campés mais dont les interactions et les rapports paraissent souvent artificiels, comme si leur puissance respective obligeait le cinéaste à repenser sa hiérarchie dans chaque scène, voire dans chaque plan. D'où ce sentiment d'un film

hésitant qui cherche son foyer. L'originalité du film, cela étant, réside dans son accumulation de gros plans, d'une grande force dramatique, dans lesquels Roth fait entrer deux visages, l'un muet, l'autre en mode monologue. De fait, l'action du film est comprimée entre toute une panoplie de litanies, d'extrapolations et de confessions, toujours filmées dans des gros plans à géométrie variable, comme des apartés narratifs qui font contraste avec le chaos qui sévit dans la cité, auquel la musique de James Newton Howard procure un relief étonnant.

Collaborateur du Devoir

De cold à cool

ESCAPE TO CANADA
Réalisation et scénario: Albert Nerenberg. Image: Shannon Brown. Montage: Wolfe Blackburn. Canada, 2005, 81 min. Au Cinéma du Parc jusqu'au 2 mars.

ANDRÉ LAVOIE

Considéré à l'étranger comme ennuyeux, sans personnalité ou, au mieux, réduit à l'image d'un vaillant castor ou d'une cabane délabrée, le Canada aurait-il tout à coup perdu la tête? Ou le Nord? C'est une perspective qu'envisage avec un frisson de fierté le journaliste et réalisateur Albert Nerenberg (*Climate for Murder, Stupidity*) dans *Escape to Canada*. Pour cela, il n'avait qu'à s'inspirer de la multitude de bouleversements sociaux qui ont secoué le pays ces dernières années et fait trembler bon nombre de conservateurs (tous partis politiques confondus...) et d'esprits chagrins. Car de *cold*, voilà que le Canada est devenu *cool* et *hip*: Pierre Elliott Trudeau, de son plus beau sourire arrogant, aurait sans aucun doute été ravi.

Mais que s'est-il passé pour que ce pays fasse l'objet de tant d'admiration (en Europe) ou de dégoût (aux États-Unis)? Une petite révolution pas tout à fait tranquille s'est amorcée dans les palais de justice et une forte secousse n'a épargné personne le 10 juin 2003 lorsque les tribunaux ontariens légalisaient les mariages entre conjoints de même sexe et décriminalisaient la marijuana. Il ne s'agissait pas de décisions spontanées mais de l'aboutissement d'efforts surhumains de la part de militants convaincus, et ce d'un océan à l'autre.

Ces triomphes juridiques, ces avancées sociales déterminantes, Albert Nerenberg les scrute avec un enthousiasme jamais feint, car le documentariste, même s'il a du mal à s'éloigner de ses réflexes journalistiques, s'étonne lui-même d'autant de tolérance et d'ouverture d'esprit. Et c'est à l'aide d'une narration trépidante, soutenue par une musique qui accentue la cadence, qu'il brosse un portrait (rapide) des principaux acteurs de ces bouleversements. À cela il ajoute un autre fait qui attirera momentanément la sympathie de plusieurs Québécois pour l'ancien premier ministre Jean Chrétien: le refus du Canada de s'allier aux États-Unis lors du déclenchement de la guerre en Irak.

Mais c'est surtout l'arrivée de déserteurs américains, comme au triste temps de la guerre du Vietnam, que Nerenberg observe, encore là en bombant le torse.

Escape to Canada, dont l'ambition d'établir la chronologie succincte mais fidèle des événements le tire parfois du côté du reportage rigoureux mais standardisé, ressemble à un hommage bien senti à la différence canadienne. Car, comme l'explique l'un des intervenants du film, ces poussées «révolutionnaires» semblent avoir eu un effet bénéfique sur le Canadien moyen: Dieu merci, nous ne sommes pas Américains... Une vieille obsession que tous ne partagent pas mais qui colore la culture de ce pays.

Le cinéaste reste tout de même lucide sur le caractère fragile de ces nouveaux acquis sociaux. Il montre à quel point la lutte contre la drogue transforme toujours de simples amateurs de marijuana en criminels — même si dans un douteux montage parallèle, pour expliquer les bienfaits pacificateurs du cannabis, il oppose des images de casseurs à moitié saouls qui sacquent des vitrines dans les rues de Montréal, de Québec et de Vancouver à un couple taciturne visiblement parti sur une autre planète... — et l'organisation des fondamentalistes religieux pour revenir à la définition traditionnelle du mariage. Bien sûr, cette croisade, selon Nerenberg, émane surtout des États-Unis, qui la financent sans vergogne, mais depuis l'élection de Stephen Harper, surnommé ici «*The Baron of Boring*», le Canada, consacré trop vite la Hollande de l'Amérique du Nord, retient son souffle. Ou se demande si oui ou non il va inhaler...

Collaborateur du Devoir



Une scène d'*Escape to Canada*, d'Albert Nerenberg.

Portraits croisés

AU NOM DE LA MÈRE ET DU FILS

Réalisation: Maryse Legagneur. Image: Alex Margineanu, Mathieu Laverdière, Simon Bujold. Musique: Simon Bellefleur, Sandro Forte. Précédé de *Petites mères*. Réal: Judith Brès. Image: Martin Bertrand.

ODILE TREMBLAY

Présentés devant la gouverneure générale Michaëlle Jean la semaine dernière, de passage dans le quartier Saint-Michel à très forte concentration haïtienne, deux documentaires produits par l'ONF ont abordé de front les conditions de vie difficiles d'une jeunesse en mal de repères.

Le premier, *Petites mères*, de Judith Brès, tient davantage du bon reportage que du film doté d'une écriture cinématographique. En interrogeant plusieurs mères adolescentes dans leur communauté haïtienne, la réalisatrice aborde, de biais, les problèmes de désœuvrement, du manque d'éducation, mais aussi ce désir éperdu de devenir mère. Deux fois plus d'adolescentes des communautés noires accouchent que dans la population québécoise en général. Portrait croisé de quatre jeunes filles avec enfant, le film, par-delà les candeurs et les idéaux, démontre aussi le désengagement des pères et la désillusion précoce de ces adolescentes face à l'amour, qui ne leur a souvent apporté qu'amères désillusions.

Au nom de la mère et du fils est un film d'une autre farine, à l'esthétique travaillée, doté aussi d'un regard poétique sur l'univers du personnage central, James, un artisan poète qui fabrique des figurines avec des matériaux de récupération. Le Voyou, un autre Québécois d'origine haïtienne, adepte de musique hip-hop, qui a choisi de porter sur ses épaules les préjugés dont sa communauté est victime, est également au cœur du film.

On écoute leur spleen, porté par une excellente trame musicale et une voix hors champ venue d'un autre monde, comme on entend celui de leurs mères, des immigrantes qui rêvaient d'un avenir meilleur pour leurs rejetons après avoir porté à bout de bras l'exil et la transmission.

Maryse Legagneur parvient à tisser une œuvre poétique avec un sujet sensible, à traduire des angoisses, mais aussi des voix créatrices et des aspirations dans l'univers du quartier Saint-Michel, qui devient le terrain de tous les rêves.

L'équipe du film est allée sur le plateau d'une émission des *Francs-tireurs*, qui faisait un reportage sur les jeunes du quartier Saint-Michel, captant des images



Dans *Au nom de la mère et du fils*, Maryse Legagneur parvient à tisser une œuvre poétique avec un sujet sensible.

ici reproduites. Des extraits de ce reportage mené par Benoît Dutrisac sont également incorporés à *Au nom de la mère et du fils*. Benoît Dutrisac s'est plaint après avoir vu le documentaire

AU NOM DE LA MÈRE ET DU FILS

UN FILM DE MARYSE LEGAGNEUR

Précédé de *PETITES MÈRES* de Judith Brès

À L'AFFICHE DU 17 AU 23 FÉVRIER 2006

relâche le 22 février

EX-CENTRIS

1248, rue Saint-Casimir, 811-811-2206

CINÉMA PARALLÈLE

ONF

d'être présenté en raciste, hors contexte. Je n'avais pas vu cette émission des *Francs-tireurs*, mais il est vrai que Dutrisac a l'air, à tort ou à raison, d'un intolérant et d'un imbécile. Ça n'apporte rien de plus à un documentaire par ailleurs fort bien fait.

Le Devoir

PALMARÈS DVD

ARCHAMBAULT

Résultats des ventes : Du 7 au 13 février 2006

FILM/ TÉLÉSÉRIE

- 1 LE COEUR A SES RAISONS Saison 1
- 2 DUNE Extended Edition
- 3 BAMBI II
- 4 WALLACE & GROMIT Curse Of The Were-Rabbit
- 5 JUST LIKE HEAVEN
- 6 CORPSE BRIDE
- 7 DOOM
- 8 C.R.A.Z.Y.
- 9 LES BOUGON Saison 1
- 10 THE SIMPSONS Kiss & Tell

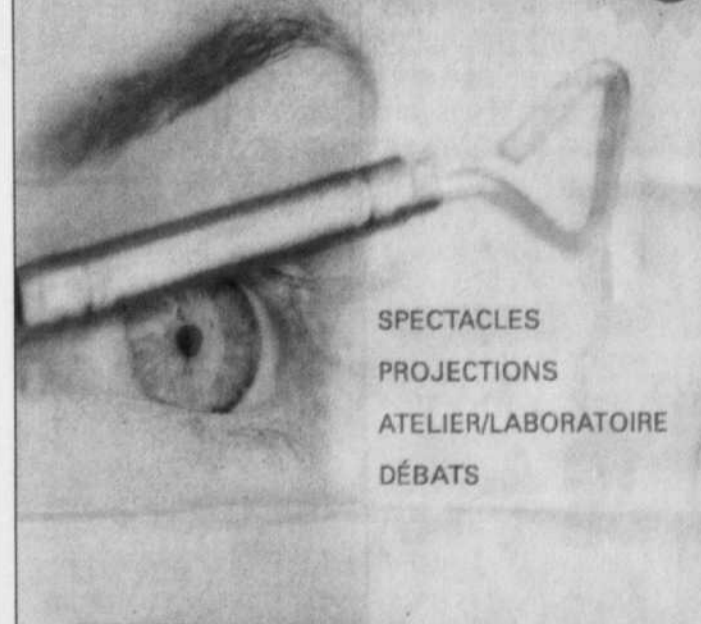
MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE

- 1 JOSÉE LAVIGUEUR Plus ferme que jamais 2
- 2 DIEUX DU STADE Making Of
- 3 DENNIS DEYOUNG Symphonic Rock Music Of Styx
- 4 MARTIN MATTE Histoires vraies
- 5 FRANCIS CABREL La tournée des bodegas
- 6 SOL En spectacle
- 7 JOSÉE LAVIGUEUR Coffret 1
- 8 LA MARCHÉ DE L'EMPEREUR
- 9 OLIVER JONES Serenade
- 10 ALEXANDRE PARÉ L'entraîneur: niveau 2

TEMPS D'IMAGES

DU 14 AU 25 FÉVRIER 06
DES PASSERELLES INTERNATIONALES ÉTONNANTES
ENTRE ARTS DE LA SCÈNE ET ARTS DE L'IMAGE

USINE



SPECTACLES
PROJECTIONS
ATELIER/LABORATOIRE
DÉBATS

« UN RÉEL MOMENT D'INNOVATIONS, DE RECHERCHES ET DE PARTAGES AVEC UN PUBLIC TOUJOURS PLUS AVIDE DE NOUVEAUTÉ. TEMPS D'IMAGES BOUSCULE LA CRÉATION ET LES FRONTIÈRES ARTISTIQUES. »

20 MINUTES, OCTOBRE 2005

GUICHET 514.521.4493
WWW.USINE-C.COM
ADMISSION 514.790.1245
WWW.ADMISSION.COM



PASSEPORT
TEMPS
D'IMAGES
30\$

